

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 222 VOL. IX. — SAMEDI 29 MAI 1847.
 Bureaux, rue Richelieu, 69.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 90 — 40.

SOMMAIRE.

Daniel O'Connell. *Portrait.* — Histoire de la semaine. — *Courrier de Paris.* — Beaux-Arts. Salon de 1847. Huitième article. *Huit Gravures.* — Le Théâtre-Français à Londres. — *En moi en Afrique.* VI. Une source au Château-Neuf. *Deux Gravures.* — *Meurs russes. Quatre Gravures.* — L'homme au poste-pont gris. Par M. E. Du Molay-Bacon (Suite). — *Chronique musicale.* Revue agricole. *Trois Gravures.* — *Typis emblématiques des théâtres de Paris. Six Gravures.* par Cham. — Académie des Sciences. — *Bulletin bibliographique.* — *Correspondance.* — *annonces.* — *Cosack, le vainqueur du Derby en 1847.* — *Une Gravure.* — *Bibliothèque de campagne.* — *Rebus.* — *Principales publications de la semaine.*

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal, sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Daniel O'Connell.

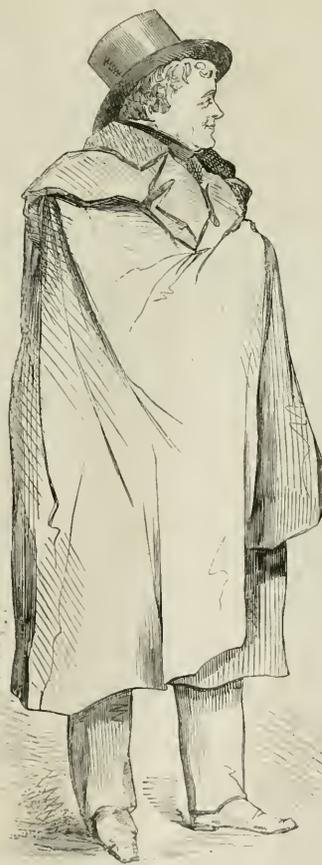
Un des hommes les plus extraordinaires, les plus influents, les plus célèbres de ce siècle, O'Connell, vient de mourir, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa vie n'a pas seulement été longue, elle a été bien remplie. Pour la raconter en entier, il faudrait écrire tout un livre, l'histoire de l'Irlande depuis un demi-siècle. En publiant aujourd'hui un des portraits les plus ressemblants qui aient été faits d'O'Connell, nous résumerons seulement les événements principaux des cinquante dernières années auxquels a pris une part si importante et si glorieuse (1) le libérateur, comme disaient les Irlandais; l'agitateur, comme l'appelaient les whigs; le roi mendiant, dans le langage haineux des Tories.

O'Connell naquit le 6 août 1775, près de Cahirsiveen, dans le comté de Kerry, région sauvage où jamais la puissance anglaise n'a pu prendre racine. Son père Morgan, tenancier du collège de la Trinité, à Dublin, descendait des chefs du clan d'Iverrarach, et lui laissa une médiocre fortune, que vint augmenter celle d'un oncle plus riche. A seize ans, il fut envoyé à Louvain, chez les Dominicains, et de là à Saint-Omer, chez les Jésuites. Ainsi que beaucoup d'hommes remarquables, il fit des études médiocres. Il annonça peu de vocation pour la prêtrise, à laquelle on le destinait. L'abrogation de la loi qui interdisait la plaidoirie aux catholiques lui permit heureusement de suivre la carrière du barreau; il fut reçu avocat à Dublin en 1798. C'était le moment des massacres, des procès politiques et des condamnations à mort qui suivirent l'insurrection des Irlandais-Unis. Ces saturnales de la force frappèrent son esprit d'une horreur invincible : il partagea avec tous ses compatriotes la vive réprobation que leur inspira l'acte d'Union, en 1800; mais dès le premier jour, il blâma les opprimés « qui, par leurs crimes, semblaient vouloir justifier les oppresseurs. » Toute sa conduite annonça l'homme qui, en 1811, prononça ces paroles si souvent répétées par lui : « Les plus grands progrès de l'esprit humain ne valent pas une goutte de sang humain. »

Le jeune avocat ne tarda pas à s'élever au premier rang dans sa profession, tout en ne laissant pas échapper une occasion de défendre la cause du parti catholique. Dans le procès de Kirwan et Shéridan, en 1809, son brillant talent triompha des prétentions d'un jury protestant, et ses coreligionnaires mirent en lui toutes leurs espérances. Depuis 1809 jusqu'à la paix, sa réputation et sa clientèle avaient

grandi au point que son cabinet lui rapportait 500,000 francs par an. Il ne négligeait pas pour cela les intérêts généraux; il fut l'orateur de tous les meetings, le rédacteur de toutes les pétitions. Il s'agissait d'obliger l'Angleterre à accorder aux

tion. Les promesses libérales du nouveau roi Georges IV avaient désarmé tous les partis, qui oublièrent un moment tous leurs dissentiments. Lorsque ce prince visita l'Irlande en 1821, on vit O'Connell lui-même, chef reconnu du parti catholique, arriver à tête d'une procession solennelle, s'agenouiller sur le sable du rivage, et présenter au roi une branche de laurier. Mais le bon vouloir de Canning échoua contre la résistance des lords et du clergé, comme autrefois Pitt contre l'obstination de Georges III. Il fallut songer à réorganiser la résistance. En 1825, O'Connell et Shiel, jusqu'alors étrangers l'un à l'autre, et même ennemis, se rencontrèrent chez un ami commun dans les montagnes de Wicklow, et jetèrent les bases de la fameuse Association catholique. Le rendez-vous fut pris dans l'arrière-boutique d'un libraire à Dublin. Le dernier jour des conférences, les dix membres qui devaient suffire pour fonder la société se trouvaient pas. Trois séparatistes entrèrent dans la boutique pour acheter des livres : O'Connell les pousse dans la chambre, et, fermant la porte, il s'écrie : « Vous voilà constitués; la séance est ouverte; monsieur Shiel, vous avez la parole. » C'était le 26 mai. D'un ans plus tard, l'association embrassait toute l'Irlande, et deux millions de signatures couvraient les pétitions. En vain le parlement multiplia-t-il les lois contre les associations; à chaque coup qui dissout la société, O'Connell imagine une forme que le législateur a omis d'interdire, et arrache à ses adversaires cet aveu, qu'il est aisé de parler de le mettre en jugement, mais que la difficulté consiste à le surprendre en défaut. Désormais, l'association a autant de centres que de villes, autant de meetings que de villages. Les orateurs principaux, O'Connell à leur tête, parcoururent l'Irlande dans tous les sens, et des réunions innombrables les accueillent avec des transports d'enthousiasme. L'association a une liste civile, d'autant mieux payée qu'elle est volontaire (2 sous par mois); elle a un journal qui publie ses actes et ses décrets, qui provoque et qui reçoit la plainte de quiconque a des griefs contre l'autorité publique, contre les ministres de l'église anglicane, et surtout contre les magistrats appartenant à l'aristocratie.



Daniel O'Connell.

(1) La *Revue Britannique* a publié une intéressante série d'articles biographiques et critiques sur O'Connell et sur l'Irlande. Nous recommandons surtout *l'Irlande et ses maîtres*, de M. Old Nick, et *l'Excursion en Irlande*, de M. Amédée Richot, l'habile directeur de la *Revue*, qui a eu, en 1845, une entrevue avec O'Connell dans sa prison.

catholiques l'émancipation politique qu'elle avait prononcée lors de l'Union. Un comité s'était organisé dans ce but en 1810, sous la direction de John Keogh, marchand de soieries de Dublin. A sa mort, ses amis étaient retombés dans l'inac-

On vit toute la puissance de l'association lors de la fameuse election de Clare en 1829. Le mot d'ordre avait été donné de porter O'Connell au lieu de Fitz-Gérald, l'ancien député, soumis à la réélection. Pendant trois jours un peuple immense, conduit par les curés, s'abstint de toute marque d'intempérance, et fit sentinelle autour des électeurs catholiques, qui votèrent tous à haute voix pour O'Connell. Un seul osa préférer Fitz-Gérald : il mourut d'apoplexie, et un prêtre dénonça sa mort à l'assemblée comme un châtiment du ciel. Six mois après, le ministère Wellington et Peel, effrayé de tant d'audace, promulguait le bill si impatiemment désiré (15 avril 1829). Le 13 mai, O'Connell osa venir réclamer son siège en vertu d'une loi qui ne pouvait avoir d'effet rétroactif. La salle était comble; le peuple anglais, qui déjà l'avait applaudi en 1825, lorsqu'il était venu à Londres en qualité de délégué de l'association, encombra toutes les avenues

du parlement. L'entrée d'O'Connell fit scandale : le président lui enjoignit de prêter l'ancien serment, et, sur son refus, l'obligea de sortir. L'élection fut annulée, et O'Connell revint en Irlande solliciter de nouveaux les suffrages de ses commettants. Ce retour fut un long triomphe ; quarante mille personnes entourèrent constamment la voiture découverte du haut de laquelle l'agitateur les haranguait. Il arriva à Clare à une heure du matin, suivi de toute la population du comté, à la lueur des flambeaux, au son des instruments, au bruit des hurrahs du peuple et des cris des femmes qui agitaient leurs mouchoirs et lui jetaient des bouquets. En mars 1850, il repréenta définitivement à la chambre des communes, où il a représenté successivement les comtés de Clare, Waterford, Kerry, Kilkenny, Dublin et Cork.

On a souvent dépeint son extérieur et son débit. Son caractère à larges bords, posé sur le coin de l'oreille ; son frac vert qui semblait tenir à peine sur ses robustes épaules, sa chemise entrouverte et son gilet débraillé, sa perruque mise de travers, tout cet ensemble était loin d'annoncer le digne adversaire de Peel et de Stanley. Quand il parlait, il prenait les plus disgracieuses attitudes ; tantôt il se tenait les mains plongées dans ses poches, tantôt il tendait en avant ses poings fermés, tantôt il arachait les mèches de sa perruque ; un jour il ôta sa cravate. Mais cette grimasse burlesque accompagnait un éloquence si puissante dans sa folie même et dans ses excès, que personne n'était tenté de tourner l'orateur en ridicule. Il fit sur le bill de réforme un des meilleurs discours qui furent prononcés à cette occasion, et il contribua puissamment à faire passer cette grande mesure. Appuyé sur les quarante membres irlandais qui formaient ce que ses ennemis appelaient la queue d'O'Connell, il tint la balance entre le parti conservateur et le parti libéral, et contribua deux fois à l'avènement des whigs, mieux disposés que les Tories en faveur de l'Irlande.

La question des dîmes rompit le bon accord qui existait entre O'Connell et le ministère whig, et pour la première fois, en 1854, il présenta une motion pour le rappel de l'acte d'union. On sait qu'il rencontra peu de sympathies dans son auditoire. Mais qu'en Irlande ce mot magique produisit son effet inévitable sur les masses. Rien ne semblait manquer à la gloire d'O'Connell. En 1852, il fut élu maire de Dublin, et l'année suivante les persécutions du ministère tory et son emprisonnement lui procurèrent de nouveaux triomphes. Au retour des whigs, toute cette popularité disparut ; toute cette éloquence ardente et moqueuse, qui conservait dans la vieillesse la force et l'imprévu de ses plus beaux jours, ne put conjurer l'opposition qui s'élevait autour de lui. Son discours de Waterford fut son testament politique ; le grand agitateur dénonça avec amertume les projets hardis de la jeune-Irlande, et ses compatriotes, qui lui reprochaient leurs illusions entretenues par sa parole et paralysés par sa conduite. Chose étrange ! si O'Connell fut mort à cinq ans, dans cette prison où un peuple entier l'accompagnait. Il aurait été, pour nous servir de la phrase de Bossuet, enseveli dans son triomphe. La destinée ne l'a pas voulu, et les amis de sa gloire ont pu trouver que sa mort était tardive. Depuis longtemps, tant de secousses avaient ébranlé cette puissante organisation. Atteint de dysenterie, et sujet depuis plusieurs années à une inflammation des bronches, O'Connell, allait chercher le climat plus doux de l'Italie, il est mort à Gènes le 15 mai, à neuf heures et demie du soir, à la suite d'une congestion cérébrale, et à l'âge de soixante-quatorze ans. Son vœu le plus ardent eût été de s'étendre à Rome sous la bénédiction de Pie IX ; il a voulu que son cœur du moins fût envoyé dans la capitale du monde chrétien. Son corps doit être transporté en Irlande, où sans doute ce peuple qui l'a tant idolâtré se pressera en foule à ses funérailles.

Histoire de la Semaine.

La semaine a été assez peu remplie par la politique et par les affaires. A la chambre des pairs on s'est reposé de la sur-culcation anormale qu'avait causée dans cette enceinte la discussion du projet de loi sur l'organisation et l'exemption du chapitre de Saint-Denis.

A la chambre des députés on a procédé par ajournements. C'est ainsi que la commission chargée d'examiner le projet de loi sur les paquebots transatlantiques, et qui avait proposé la création de trois lignes principales, — de Nantes au Brésil, — de Bordeaux à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, — et de Marseille aux Antilles françaises et espagnoles, s'étant trouvé en désaccord avec le ministre des finances, a décidé qu'elle ne demanderait pas la mise à l'ordre du jour du projet, et le ministre a annoncé qu'il en présenterait un autre à l'ouverture de la session prochaine. — Autre ajournement proposé pour la réforme postale.

ÉMANCIPATION DES ESCLAVES DE MAYOTTE. — Une ordonnance du 9 décembre 1846, contre-signée par M. de Mackau, et ouvrant un crédit extraordinaire de 461,000 francs, vient seulement d'être publiée par le *Moniteur*. Cette somme est destinée à être répartie entre les habitants indigènes de Mayotte, actuellement possesseurs d'esclaves, pour la libération de ces esclaves, qui, à dater de leur affranchissement, resteront soumis envers l'Etat à un engagement de travail de cinq années.

LE BOURNOY. — On a reçu des correspondances de cette colonie en date du 24 février. — La crise financière s'était aggravée par suite du mauvais temps qui a duré trente-cinq jours sans interruption, compromis la récolte des cannes sur pied et détruit complètement les plantations vivrières. Le numéraire manquait absolument ; celui qui sortait du farciquel pour l'acquisition de riz et de bœufs. A la suite des pluies qui ont fait déborder toutes les rivières, ruiné les cultures et interrompu pendant plusieurs jours toutes les communications, la colonie souffrait tellement du manque

de vivres, qu'à Saint-Denis, la capitale de l'île, on a été obligé, pendant quelque temps, de nourrir la garnison avec des conserves venues de la métropole. Les habitants eux-mêmes n'avaient pas d'autre moyen de subsistance.

Ce déplorable état de choses doit s'attribuer à beaucoup de causes, mais surtout à l'inter ruption des relations commerciales avec Madagascar. Jadis on retirait, au moyen d'échanges avec cette île, située à quelques jours de distance, la plus grande partie des bœufs et du riz dont la colonie a besoin ; aujourd'hui il faut aller les chercher dans l'Inde, où l'on ne peut porter que du numéraire, et le voyage entre l'Inde et Bourbon dure en moyenne une trentaine de jours, tant à aller qu'à retourner.

Le conseil colonial, prorogé par suite de la violence des discussions qui avait signalé ses premières séances, venait de rentrer en session. Le gouvernement colonial lui avait soumis plusieurs projets de décret destinés à assurer l'exécution de la loi du juillet 1845. Le parti de la résistance, qui a pour chefs MM. Martin Flacourt, président du conseil, Desprez, secrétaire, Filau et Protet, paraissait disposé à repousser absolument ces projets.

La question de la délégation, toujours ajournée, devait enfin recevoir une solution dans le cours du mois de mars. Sur ce point, comme sur tous les autres, le conseil colonial restait divisé sans qu'il fut encore possible d'espérer que les deux partis accepteraient aucun moyen de conciliation.

Le 24 au matin on avait appris dans la colonie d'affligées nouvelles de Madagascar, sur la corvette de guerre le *Berceau*, commandant Gout, capitaine de corvette, qu'on suppose s'être perdue corps et biens. En décembre dernier, la frégate la *Belle-Poule* et cette corvette, se rendant à Sainte-Marie de Madagascar, ont été assaillies par un violent ouragan. La frégate était arrivée à Sainte-Marie, après avoir éprouvé diverses avaries majeures, et le *Berceau* n'avait pas paru, comptant plus de deux mois de mer, et surtout après avoir été vu à cinquante lieues environ de Sainte-Marie. On a expédié autour de Madagascar un autre bâtiment à sa recherche, sans qu'il en ait eu la moindre nouvelle. Il y avait sur ce malheureux navire 250 hommes d'équipage et plusieurs passagers pour Sainte-Marie.

ESPAGNE. — Il faut, avec l'Espagne, mentionner tout à la fois les nouvelles des provinces et celles de la capitale, les nouvelles de la ville et celles de la cour.

Le ministère a dernièrement étendu le bienfait de l'amnistie à plusieurs émigrés progressistes, reconnaissant les grades décernés par l'ex-régent Espartero. On cite plus particulièrement les noms des généraux Nogueras, Camba et Corderas. On dit qu'à cette occasion aurait été agitée la question d'opportunité de la rentrée d'Espartero en Espagne. Quelques-uns des ministres auraient été d'avis de le nommer sénateur et de lui reconnaître tous ses grades et tous ses honneurs en le tenant encore éloigné d'Espagne momentanément.

Les nouvelles de cour sont que la reine a éprouvé deux accidents qui ont mis deux fois sa vie en danger : d'abord, dans une promenade, ses chevaux se sont emportés et ont failli la précipiter dans le Tage ; dans une autre circonstance, sa voiture s'est heurtée contre le tronc d'un arbre et a versé. Dans ces deux circonstances, Sa Majesté n'a éprouvé aucun mal. Mais si elle sait résister à toutes ces secousses, il paraît que le lien conjugal éprouve de telles qu'il menace de se rompre. M. Salamanca, le ministre des finances, et plusieurs de ses collègues se sont rendus auprès du roi, et l'ardo, pour le fléchir d'abandonner de lui qu'il se rendit à la résidence royale d'Aranjuez avant le départ de la reine pour Madrid, où tout au moins qu'il vint dans cette capitale pour s'y trouver réuni à la reine. Cette démarche n'a point obtenu le résultat désiré. De retour dans la capitale, les ministres se sont assemblés de nouveau, et à l'issue de ce conseil, MM. Pacheco et Salamanca sont partis pour Aranjuez. A cette occasion, on a dit que des prélats espagnols avaient été appelés dans cette conférence de cabinet et que la question de divorce avait été agitée. La reine aurait fait entendre aux ministres que, si l'on s'y était porté à cette mesure, elle nommerait un cabinet entièrement progressiste.

PORTUGAL. — *Le Herald* annonce, d'après une lettre datée de Salamanca le 11 mai, que, par suite des dernières nouvelles de Portugal, un bataillon d'infanterie, une batterie d'artillerie de montagne, un escadron de cavalerie et le quartier général espagnol étaient partis la veille de Salamanca pour Zamore.

On a appris en même temps par des nouvelles d'Oporto et par les correspondances anglaises que la junta a positivement et définitivement rejeté les termes de l'arrangement proposé par le colonel Wyle, et a refusé de conclure un armistice. *Le Times* annonce que, cela étant, l'Angleterre soutiendra la prérogative de la reine, et, ajoute-t-elle, la France et l'Espagne ayant secondé franchement notre politique, nous continuerons nos mêmes ultérieurs avec elles. Le steamer *Clyde*, arrivé à Southampton, a apporté la nouvelle de la dernière révolte des Açores contre le gouvernement de dona Maria. Cette île s'est prononcée le 28 avril dernier pour la junta d'Oporto ; la révolution a été complète et s'est opérée sans la moindre effusion de sang. On a permis aux gouverneurs civil et militaire, au juge, à trois officiers et à quelques soldats de s'élouger de l'île le lendemain du *prononcamento*. Les uns sont partis dans un cutter pour Gibraltar, les autres dans un schooner pour Lisbonne. Tout est tranquille.

Deux secousses assez fortes de tremblements de terre ont été ressenties à la Trinité, le 18 avril.

GRANDE-BRETAGNE. — Le cabinet a choisi lord Clarendon comme lord-lieutenant d'Irlande, par suite de la mort de lord Beshorough. Le comte de Clarendon est le même qui a été ministre en Espagne sous le nom de George Villiers II, était ministre du commerce, et il est remplacé dans ce poste par M. Labouchère. Il reste à pourvoir à la place laissée vacante par M. Labouchère, celle de secrétaire d'Etat d'Irlande. — La nouvelle de Feivô à Paris d'un ambassa-

deur persan est aujourd'hui certain. Le choix du cabinet de Tehéran s'est porté sur Mirza-Melân et Aly-Khan ; il a dû partir le 2 avril pour Paris. Il est accompagné de M. Vidal, drogman de la mission de France en Perse. Il paraît que, par suite de l'état des relations entre la Turquie et la Perse, Mirza-Melân et Aly-Khan ne passera pas par Constantinople, et qu'il a choisi la route de la Syrie par Bagdad, Mossoul, Orfa et Beyrouth.

Mirza-Nohémet-Aly-Khan est un personnage considérable, chargé du ministère des affaires étrangères depuis la mort d'Abdoul-Hassan-Khan, il a déjà voyagé en Europe, et il a occupé le poste de secrétaire d'ambassade à Vienne et à Saint-Petersbourg.

ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE. — D'après les plus récents journaux de New-York, un exprès envoyé par le général Twiggs annonçait que l'armée de Santa-Anna était à Cerro-Gardo. Autant qu'on avait pu juger le capitaine Hardy et quelques autres officiers, l'armée ennemie se composait de quinze mille hommes environ.

Santa-Anna a établi des fortifications ou espèces de parapets pour se retrancher sur une éminence voisine de Cerro-Gardo ; le colonel Johnson, qui s'était imprudemment avancé auprès des travaux, a été grièvement blessé.

RIO DE LA PLATA. Le brick danois *Ernest-Lorenz* a apporté à Falmouth des nouvelles de Montevideo du 21 mars. Elles portent que le général Rivera, étant revenu de Maldonado à Montevideo pour solliciter la protection des commandants anglais et français, a été assiduellement placé en surveillance, et se trouvait avec sa famille prisonnier des ministres anglais et français, à l'île de l'Esprit Santo. Orbe était encore devant Montevideo avec 5,000 hommes, et le nombre des marins des deux escadres anglaise et française débarqués avait été augmenté.

La mesure prise contre Rivera est-elle le prélude de quelques mesures semblables contre Orbe, afin de mettre un terme à la guerre ? On attend avec impatience l'explication de ce fait.

Par ce même bâtiment on a également appris l'assassinat de don Manuel Rodriguez, ministre de Bolivie près de la république Argentine, qui a été tué en plein midi dans la rue de Buenos-Ayres, à l'instigation, disait-on, de Rosas.

ELECTIONS ACADÉMIQUES. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Jaubert. M. Edouard Biot a été élu au second tour de scrutin par 19 voix sur 56 votants. L'Académie des Sciences a nommé un académicien libre en remplacement de M. Benjamin Delessert. La commission chargée de présenter la liste des candidats portait en première ligne M. Duvernoy, en seconde ligne, *ex æquo* et par ordre alphabétique, MM. Bussy, Largeau, Reynaud et Vallée. Il y avait 58 votants ; M. Duvernoy a obtenu 51 suffrages, en conséquence il a été proclamé membre de l'Académie.

SINISTRES. — Sur la demande du gouvernement de San-Salvador (république de Guatemala), M. le comte de Gueydon, capitaine de corvette commandant le brick le *Géme*, a fait explorer l'entrée de la barre de l'Esprit Santo, afin de faciliter l'entrée du port de Triunfo. La balenière du brick le *Géme*, commandée par M. Collos, enseigne de vaisseau, ainsi que le canot major de ce bâtiment, sous les ordres de M. Meynard, élève de 4^e classe, furent chargés de cette opération le 28 janvier dernier. Aucune recommandation d'agir avec prudence, aucune précaution n'avait été oubliée, et il était permis de croire au succès de l'entreprise.

M. Collos souleva lui-même l'entrée de la passe, en dehors des brisants, et M. Meynard se dirigeait sur un autre point, lorsque tout à coup deux grosses lames surgirent ; la première lança la balenière de M. Collos dans la passe ; la seconde, plus forte, remplit l'embarcation et la culbta après avoir enlevé les avirons des mains des canotiers. Tous les hommes tombés à la mer s'accrochèrent immédiatement à leur canot et furent sauvés, à l'exception toutefois de M. Collos et des matelots Martin (Jean-Marie), du quartier de Granville, et Keriven (Guillaume-Louis), de l'arrondissement de Brest, qui, malgré les efforts des autres canotiers et de M. Meynard, n'ont pu être ramenés à bord.

Le 5 février, les autorités, la garnison et la population de la ville ont assisté, de leur propre mouvement, à un service funèbre que le commandant et l'état-major du *Géme* ont fait célébrer dans l'église de la *Union* en l'honneur des trois victimes de ce malheureux événement.

Le 9 avril dernier, à huit heures du soir, le brick pécheur *La Clarisse*, de Granville, monté par quatorze hommes d'équipage et soixante-neuf passagers, au moment où il allait entrer à l'île Saint-Pierre à Terre-Nuve, a manqué la passe du sud-ouest (une des entrées de la rade), et s'est jeté sur les rochers appelés Pluiberth, où il s'est brisé immédiatement. La violence de la mer a empêché les habitants de la colonie de porter secours aux naufragés. Le nombre des victimes est de soixante personnes.

Un terrible incendie a éclaté dans l'arrondissement de Clamecy ; le petit village d'Enfert est presque entièrement détruit. La plus grande partie des maisons, des granges et des écuries a été la proie des flammes, malgré la promptitude des secours. Un comble de malheur, un jeune homme de vingt ans et un enfant de onze ans ont péri dans cet incendie ; leurs cadavres ont été retrouvés au milieu des débris en partie calcinés.

NÉCROLOGIE. — La Chambre a perdu un de ses membres les plus honorables, appelé plus d'une fois à la vice-présidence par les suffrages de ses collègues ; le département de la Seine, un de ses conseillers généraux les plus éclairés ; la seconde légion de Paris, un colonel qui avait su prouver qu'il était également dévoué à l'ordre et à la liberté. M. Gerson, qui, au milieu de sa carrière industrielle, est entré dans la vie politique par un des premiers de juillet 1850, vient d'être enlevé, à cinquante-cinq ans, à ses nombreux amis et à ses concitoyens qui l'honoraient. Il avait fondé un grand éta-

bissement financier, le Comptoir d'escompte, institution bien conçue qui lui surviva.

— Le jeune prince Jérôme Napoléon, fils aîné de l'ex-roi de Westphalie, vient de mourir. Il était atteint d'une grave affection.

— John William Ponsonby, comte de Besborough, lord lieutenant d'Irlande, est mort le 16 mai dans sa soixante-sixième année.

— La Suisse a perdu une de ses illustrations scientifiques, le géologue André de Luc, mort à Genève le 14 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Courrier de Paris.

Le présent été s'annonce sous des auspices aussi favorables que l'autre, et les Parisiens peuvent se promettre une température incertaine. C'est là du moins la douce espérance qu'entretennent les propriétaires des bals champêtres, des spectacles dits d'été, des écoles de natation et des villas fragmentaires qui s'éparpillent autour de notre enceinte communale. Voici le moment où Paris étouffe dans Paris, où tout citadin qui a pignon sur la grande route, et possède un manoir quelconque, prémédite le départ comme une délivrance. Paris du reste ne se dépeuple que pour se repeupler; pendant qu'une brillante poignée de ses habitants s'échappe par une de ses trente-six portes, des myriades d'étrangers arrivent par toutes les autres. Cette changeante marée d'hommes, ce flux et reflux voyageur fait sonner, toutes proportions gardées, au tonneau des Danaïdes, qui ne se vidait que pour s'emplier, et vice versa.

Mais s'il est un monde qui figure dans ce chassé-croisé annuel, c'est principalement le monde de la politique et de la diplomatie. Le soleil de juin, peu favorable aux fleurs de la rhétorique officielle, jette le député dans les joies de l'élogisme et de l'idylle; l'ambition est satisfaite, et l'on songe au repos à l'ombre des hêtres. Encore quelques semaines, et nos plus fiers héros seront transformés en Tityres, nos petits Mazarins, nos Chatan et nos Pitti passeront à l'état de Némorins.

La capitale est menacée de perdre lord Normanby, l'ambassadeur d'Angleterre. Cette perte ne semble pas devoir éveiller dans un certain monde les regrets qu'elle y eut causés, pendant l'hiver par exemple; car, aux yeux de ce monde-là, qu'est-ce qu'un ambassadeur représente? des fêtes, des soirées et des bals. L'intérêt qui s'attache à ces messieurs est affaire de saison, et cette température exaltée tempère nécessairement beaucoup la douleur qui eût accompagné le départ de lord Normanby dans toute autre circonstance... atmosphérique. Un ambassadeur s'en va, un ambassadeur arrive; ces grandes nouvelles ne surprennent plus personne, alors même que le nouveau venu s'appelle Narvaez. Mais à quel bon un ambassadeur dont on ne parlerait pas? En paraissant pour la première fois sur la scène parisienne, M. le duc de Valence a voulu s'y montrer dans toute la pompe d'un rôle à effet; il a soigné son entrée, comme on dit en style de coulisses; et pour appeler l'attention publique sur ses débuts, il a paru à la cour en grande carrossée. Cette entrée en charge du noble envoyé de la reine Isabelle, ce brillant cortège mêlé de panaches et de pompons, méritaient d'être décrits par un Saint-Simon. On se figure un massif carrosse surchargé de riches dorures et d'énormes laquais, et traîné par de fins genets espagnols, éparapannés comme pour le tournoi, la queue écaillée, et la crinière au vent; et puis aux portières, de légers coureurs, dans le galant costume des bergers coquets du Lignon ou de l'opéra-comique andaloux, tel est l'appareil diplomatique déployé par Son Excellence pour sa première audience aux Tuileries. Ajoutez que l'admiration ne compte plus de bornes à l'aspect de Sa Seigneurie elle-même, couronnée d'or, noyée dans les rubis, le chapeau chemillé de plumes blanches et la poitrine chargée de tous les ordres de l'ancien et du nouveau monde. Les représentations espagnoles sont brillantes, malheureusement elles durent peu: témoin la troupe de M. Lombia, qui n'a pu prendre racine au théâtre Ventadour, malgré la variété de son répertoire, l'habileté du directeur et la pompe de la mise en scène.

Le testament laissé par M. d'Aligre occupe toujours les imaginations aventureuses. Les dispositions principales en sont connues, mais il ne se passe guère de jour qui n'en révèle encore quelque clause nouvelle et bizarre. Les amis du défunt font à l'envi la revue de leurs propres ridicules, dans l'espérance d'y découvrir des titres à son souvenir. Il y a tant de legs épigrammatiques! M. de M., qui a la race canine en horreur, est gratifié, dit-on, d'une rente considérable en compagnie d'un couple de boule dozzes et de plusieurs mâtuins qui ne doivent pas quitter le domicile du légataire; c'est un legs *indivis*. L'acte des dernières volontés du riche marquis est plus remarquable encore par sa tendresse auacronique; il avait au plus haut degré la mémoire du cœur. Plusieurs de ses dispositions testamentaires traduisent magistrallement la vivacité de ses impressions. Le sentiment qui se plaît à s'exprimer dans le langage des chiffres, est-il jamais plus éloquent qu'au moment où l'emprunte ceux de l'arithmétique? Dans cette répartition posthume de ses faveurs, la générosité rétrospective de M. d'Aligre ne pouvait oublier les joies chastes que l'art dramatique eût chanté lui avaient procurées; espérons que quelque traitte codicille ne viendra pas souffler sur tous ces beaux rêves, et mettre ces grandes largesses à néant.

Non sans que cette semaine différentes représentations et mystifications dramatiques. La première en date, c'est le bénéfice de mademoiselle Rachel, qui a joué pour la première fois l'Agrippine de *Britannicus*, assistée de son frère Raphaël et de sa sœur Rebecca.

O race des *Fétis* qui ne finit jamais!

Si dans cette solennité la tragédie était sur la scène, la comédie se jouait dans la salle; il y en a pour tous les goûts.

Pluie de bouquets pour mademoiselle Rachel, etc'était, sinon juste, du moins un dédommagement pour ce rôle d'Agrippine qu'elle tout à fait manqué; couronne pour M. Raphaël et pour mademoiselle Rebecca; triple couronne enfin pour le Benjamin de la tribu, la petite Diah, pauvre enfant quel'on bourre de tirades et que l'on empâte d'alexandrins, dont le sourcil se fronce déjà, et dont la bouche grimace à l'âge du sourire, des joies folâtres et des tartines de confitures. Cette suite forcée et cette terminaison rabougrie de Rachel la grande, l'aspect de ce tome avant-dernier des œuvres complètes de M. Félix, nous a inspiré un vœu philanthropique: c'est qu'à l'avenir on ait à rendre l'heureux père justiciable de la loi qui règle le travail des enfants dans les manufactures.

Le Théâtre-Français est au moment de perdre l'une de ses meilleures comédiennes, la seule actrice de Paris qui ait eu dans son enfance l'importance et le renom de *petite merveille*. C'est encore la Russie qui nous lève ce joli lionceau de notre couronne dramatique. Saint-Petersbourg jouira pendant cinq ans du talent de madame Volyns moyennant trois cent mille roubles, et, bien entendu, Saint-Petersbourg croit encore gagner au change. En sera-t-il de même de la fugitive? car enfin l'on s'en va, jeune encore, même après trente ans de service; on part svelte, élégante et lingrante pour cet Eden des comédiens: comment en reviendra-t-on? demandez à mademoiselle Plessy, qui l'embonpoint vient d'envaloir et rend méconnaissable, si bien que cette tante trop florissante a noyé la taille mince, alourdi le geste, et voilé le vif regard de Célimène et d'Araminte. Bien plus, il n'y a plus présentement d'Araminte et de Célimène pour ces ingénieux esprits qui peuplent le théâtre impérial de Petersbourg, et voilà pourquoi madame Volyns se voue à la Russie et aux succès hyperboréens.

Précédons à notre inventaire dramatique, sans désemparer. C'est le Théâtre-Historique qui a en les honneurs de la semaine avec *l'Ecole des familles*. Ce titre rappelle d'assez grandes rumeurs, et ce drame fit quelque bruit l'an passé. On sait comment et pourquoi le comité du Théâtre-Français, tout glorieux des richesses qu'il avait alors en portefeuille (*La Nuit au Louvre, Un Coup de lanquenet, Notre fille est princesse*, etc.), éconduisit l'auteur et le manuscrit. M. Adolphe Dumas eut beau crier à l'injustice, on lui répondit par le vieil argument, toujours victorieux, de la *vanité du poète*; un sociétaire érudit ajouta même la citation du *genus scribæ*, ce qui dispensait tout naturellement de toute autre explication. Cependant, confiant dans son œuvre, fruit du travail de toute une année, M. Adolphe Dumas porta sa pièce au tribunal de ses pairs, poètes et critiques, les uns illustres, les autres parfaitement obscurs, et tous d'une voix unanime cassèrent tout net le jugement de MM. les comédiens en attendant l'arrêt souverain de sa majesté le public qui vient de se prononcer favorablement. Ce n'est pas que cette trentième édition de *l'Ecole des pères* ou *des familles* brille précisément par la nouveauté de la fable, l'intérêt des situations et la vérité des caractères. Peut-être était-ce une histoire assez difficile à présenter, au point de vue du drame, que celle de ces deux jeunes gens, Julio et Julia, époux de la veille, et qui sont entraînés à la ruine et au désolateur par ce mirage éblouissant de la vie parisienne, le bal, la parure, le luxe et les létiés. Le théâtre moderne n'offre que trop de ces jeunes sycarites victimes de leur imprévoyance. Ce n'est pas davantage la grande rareté que ce père débonnaire, mais magistrat inéluctable et témoin passif du désastre, jusqu'à un moment où il sacrifie la tendresse paternelle au devoir; on prévoyait de même ce contraste inévitable d'un autre fils soumis et bon sujet, aux prises avec son père tendre et grondeur. L'imprévu, la vraie création, le caractère à distinguer entre ces personnages et ces caractères creusés dans la vie, ornés des pères de tous les temps et des fils de tous les âges; c'est un certain Maxime, cœur excellent, souffrant, méconnu, qui aime la lemme, qui sauve le mari, on sa qualité d'homme de tous les dévouements et de tous les sacrifices. Malheureusement pour l'ouvrage, cette fièvre et poétique figure, d'une vérité frappante dans son exception, n'a pas été comprise par l'acteur chargé de la composer et de l'exprimer dans toutes ses nuances. Les autres rôles, ceux des pères principalement, sont joués avec beaucoup de bonheur, et la pièce nous semble destinée à un brillant succès, que la lecture ne peut que rendre plus brillant encore et plus durable. *L'Ecole des familles* est écrite en poète; cela est énergique, coloré, et d'une élégance toujours correcte. Il y a des tirades (il y en a peut-être un peu trop) d'une vive élégance, il y a aussi des traits charmants et d'une grande délicatesse. Le vague et en certains points la confusion de l'action ne se répand jamais sur les personnages, dont le langage est constamment net, élevé, incisif et d'un grand charme poétique. La pièce gagnerait beaucoup à n'être prise que comme une galerie de portraits entremêlés de récits mondains en style d'épître. Seul l'énergique peinture des caractères, le *Misanthrope* n'est guère que cela, et la charmante pièce des *Comédiens* n'a point d'autre mérite.

L'Odéon est infatigable. Jamais théâtre ne fit un comédien plus farouche de tragédies et de drames, d'imitations grecques, latines, allemandes, espagnoles. Pourquoi faut-il que l'Odéon remue toutes les littératures du monde connu pour une lin ingrate! Malheureux avec Euripide, Sénèque et Calderon, il comptait sur Goethe pour s'arracher aux griffes de son mauvais génie, mais l'*Égypte* d'hier n'a pas été mieux traité qu'*Alexis*. Décidément cette théâtrale odonéonerie porte malheur aux anciens comme aux modernes: tragédie héroïque, drame sentencieux ou comédie sémiplante, rien ne tient bon; le zèle des faiseurs de l'endroit a beau faire, leur premier n'a pas même la durée de la rose, leur poésie tourne au rance; il suffit qu'ils mettent un sujet quelconque en vers, pour que les vers d'une autre espèce s'y mettent tout de suite. Quand l'Odéon ne donne pas de première représentation, il fait relâche; il est mort deux jours sur trois, et il ne ressuscite pas le troisième.

Que vous dire de ce d'*Égypte*, sinon que la pièce est une imitation du fameux drame de Goethe, lequel nous semble très-médiocrement dramatique. Sauf le personnage d'*Égypte*, dont l'héroïque faiblesse n'est point sans grandeur; sauf encore la délicieuse figure de Claire, et la bonne et franche silhouette du petit bourgeois Brackenburg, nous osons regarder cette œuvre de préédition du Sophocle allemand comme à peu près indigne de son génie. En général, le théâtre de Goethe est d'un froid glacial; ses personnages semblent étrangers à la vie dramatique. Dans cette imitation un peu pâle, et d'ailleurs assez lointaine de son modèle, l'auteur de la pièce de l'Odéon, M. Alexandre Rodand, s'est efforcé en vain de pallier ce vice de l'action qu'il voulait sans doute raviver, et qu'il n'a fait que rendre plus turbulente et confuse. Quoique nous goûtions assez peu les procédés de style de l'auteur, et que nous nous trouvions caré d'usage nous ont paru dignes d'estime, et nous le proclamons volontiers.

Le Gymnase a donné les *Nuits blanches*. Cela s'entend des nuits de mademoiselle Clotilde, la fille de Broussel, le conseiller frondeur, ce terroriste sans le savoir, dont le nom fit passer à la reine Anne d'Autriche de si noires journées. Pendant que le père fait de la faction à son corps défendant, la petite fille fait une passion à son suus. Un *mazarin*, le jeune Navailles, s'est établi dans sa chambrette au couvent à l'état d'ombre et de fantôme; puis, lorsque Clotilde a déserté le couvent pour la maison paternelle, ce sylphe en pourpoint taillé et en bottines à la Louis XIII s'est retrouvé, ou ne sait comment, blotti dans l'alcôve de la fillette. Telle est la cause de nos nuits blanches, moifi assez frivole et qui explique tant bien que mal et à la grâce de Dieu ces allées et venues de la rue au balcon, et du balcon à l'alcôve, et tous ces jeux de cache-cache au clair de la lune ou à la clarté de lampes fantastiques. Les auteurs ont compliqué cette petite intrigue galante d'une grosse intrigue politique à laquelle on ne comprend pas grand chose, et qui n'a été égayée par personne malgré la bonne envie qu'avait Numa (le conseiller Broussel) de s'égayer lui-même et de faire rire les autres. Les *Nuits blanches* pourraient bien procurer au Gymnase quelques soirées blanches; c'est ce que nous avons suivi de plus curieux en ce genre, historique en deux actes, avec couplets de l'opéra de M. Bayard.

Mais n'avons-nous rien à dire des jardins dansants, le Château-Rouge, Mabile, la Grande-Chaumière, Englien, le Ranelagh? Ils sont ouverts, et la vogue qu'ils obtiennent rendrait à peu près inutile toute autre mention, si ces différents séjours de la Tersiphore en plein air ne méritaient pas de devenir aussi familiers à l'habitant de la province ou de l'étranger qu'ils le sont à leurs habitués de Paris; c'est pourquoi nous comptons bien de leur louer de cet été, user du privilège de la circonstance pour vous introduire dans ces lieux célèbres à tant de titres, et esquisser quelques traits de leur physionomie peu champêtre. Avons-nous dit aussi que le Cirque avait repris ses exercices? C'est toujours le même répertoire *galopé* par des sujets nouveaux. Que sont devenus M. Loisset et M. Cinizelli, mademoiselle Carolino ou mademoiselle Camille, personne ne s'en inquiète; ou ne songe pas davantage à s'informer du nom de leurs remplaçants; ne voilà-t-il pas le même tonneau, le même trempin et surtout les mêmes chevaux? Les anciens étaient jeunes, lestes, intrépides; les nouveaux n'ont point de mérite. C'est la même tradition de lâcheté, de hardiesse, de tours de force et de sourires; car les centarques du Cirque se croient obligés de sourire au public comme les danseurs de l'Opéra; c'est leur côté faible. La force de la troupe n'est pas dans sa tête, mais bien dans les jambes... des chevaux et dans le jarret d'Auriol. Après vingt ans de succès et de culbutes, Auriol n'a rien perdu de l'heureux privilège des grands esprits et des grands farceurs, celui de rendre le monde attentif à ses faits et gestes et de le tenir en haleine devant ses gambades. Ajoutez à ces tours de force les surprenants tours d'adresse de M. Baucher. Instituteur de Bouffe, M. Baucher joue du cheval comme de Bériot joue du violon. C'est le Paganini de l'art hippique. Il a créé une seconde fois le plus noble des quadrupèdes; Rossiniante étant donnée, M. Baucher en extrait Fitz-Emilius, c'est-à-dire Bouffe, son unique élève. Il est bien regrettable que M. Baucher ne se soit encore consacré qu'à l'amélioration d'un cheval.

Mais voilà que, suivant notre frivole habitude, aux grandes choses nous mêlons les petites. Clier dans les mêmes lignes Franconi et Séraphin, c'est associer le ciron à Téléphant. Séraphin! Quel cœur d'homme ou d'enfant n'a battu de joie une fois dans sa vie à ce nom agaçant! Et cette grosse voix qui n'a pas cessé d'annoncer, sous les arcades du Palais-Royal, *Le Petit-Poucet, le Pont cassé, et les deux Tirelire*, quel Parisien ne l'entend encore avec plaisir annonçant *Simbad-le-Marin*, ne l'entend encore avec plaisir que la marionnette et de son lieutenant, cet invincible exemplaire de Séraphin et de ses principes recevant tout récemment attachement aux mêmes principes recevant tout récemment sa récompense. Séraphin, ou du moins son successeur (s'il est vrai que le Mollière de la marionnette n'existe plus), était vivifié par les plus jeunes princes de la famille royale; et, telle a été l'impression qu'ils ont emportée de ce spectacle que, pendant plusieurs jours, les vestibules et les escaliers du château ont retenti des aventures de *Simbad-le-Marin*.

Beaux-Arts. — Salon de 1847.

Huitième article. — Voir p. 51, 67, 85, 117, 135, 155 et 181.

Sur le théâtre de l'exposition, où des milliers d'acteurs de tous les siècles et de tous les pays sont mis en scène, c'est une chose assez triste de voir combien il y a d'hébreux, de Grecs et de Romains mal bâtis, de martyrs estropiés du dou-

ble fait du bourreau et de l'artiste, de saints hétérotes, d'anges lourdauds, d'odalisques et de nymphes malsaines; mais il y a quelque chose de bien plus triste que tout cela, c'est de voir la pauvre figure que nous y faisons nous-mêmes, gens de notre temps, princes, législateurs, financiers, beaux messieurs et belles dames. Qu'est-ce, mon Dieu! que tout ce monde bourgeois, épais, maussade, prétentieux, écriqué, ayant tous les genres de laidur? Cachez-moi tous ces maigots, dirait le grand roi, s'il était appelé un moment à reconnaître à son peuple. Est-ce notre laide, et serions-nous une race dégénérée? Est-ce celle des peintres? celle du costume? En vérité, de tous ces portraits, quel est celui qu'on consentirait à mettre en réserve pour donner une grande idée de notre époque aux siècles futurs? Et pourtant, parmi nos beautés, est-il impossible de trouver une tête de femme qui puisse rivaliser avec la tête irrégulière et défectueuse en cer-



Salon de 1847. — Cléopâtre, statue en marbre, par M. Daniel.

taines parties de la Monna Lisa que Léonard de Vinci a empreinte d'une éternelle beauté? Ne pourrait-on pas à la rigueur trouver mieux que l'homme à la barbe rousse et aux lèvres charmes du magnifique portrait de Titoret? Si les têtes belles et fortement caractérisées sont rares, si le modèle fait souvent défaut au peintre, le peintre plus souvent encore fait défaut au modèle, et notre costume mesquin surtout fait défaut à tous deux. Quant à la laideur, à l'air vulgaire ou ignoble du modèle, vient s'ajouter la maladresse du peintre, on arrive à quelque chose de si déplorable que, ne fût-ce que par orgueil national, la police bien entendue du Musée devrait écarter cet étalage d'objets repoussants, comme la police de la ville interdit aux mendians l'exhibition de leurs infirmités dans les rues. Que tous ces portraits de bonnes mamans, d'heureux pères, d'épouses chéries et de grandes filles endimanchées se renferment pudiquement dans



Salon de 1847. — Pèlerin calabrois et son fils, groupe en marbre, par M. Petitot.

le cercle des joies de la famille; satisfaits de l'exposition permanente de la chambre à coucher ou du petit salon, qu'ils ne viennent pas sans profit pour eux, pour l'artiste ou le public, s'exposer au voisinage malencontreux de quelque Holophrène et de quelque Judith, si ce n'est de quelque Vénus impudique!

Aucun des portraits exposés cette année ne se fait remarquer par un mérite transcendant. Les deux portraits de M. Couture et le médaillon ovale de Liszt, par M. Lehmann, attirent l'attention par leur exécution symétrique. Complètement opposés de manière de part et d'autre, ils ont le tort de distraire le spectateur du sujet pour le précéder du procédé pittoresque, tendu ici à la définition sévère, à la saillie colorée de la carnation. Le portrait du jeune homme debout, une main dans son gousset, est peint par M. COUTURE avec une franchise et une verve de pinceau remarquables. Les vêtements sont largement indiqués; le visage frais et sanguin a une apparence puissante de santé; mais les tons clairs de la chair, le rouge des lèvres vif jusqu'à être saignant ont un relief trop prononcé pour l'accord général. La couleur est posée par touches heurtées, et l'ensemble de la tête modelé par larges plans lumineux, bien sentis dans leur simplicité, mais pas assez étudiés pour un portrait qui, après tout, est destiné à être vu d'assez près. Ces tons martelés ne peuvent réussir que pour des figures vues à une assez grande distance, et même dans les Romains de la



Salon de 1847. — Daphnis et Chloé, groupe en marbre, par M. Paul Gussard.

décadence leur miroitage est déjà trop sensible. Le portrait de femme drapée dans un cachemire noir a une unité forte d'aspect tout à fait magistrale, avec les mêmes défauts que le précédent. Tous deux ont pour tout ce qui n'est pas la figure une harmonie sévère et triste accordée dans un ton général un peu verdâtre. L'artiste d'ailleurs s'est contenté de bien poser ses modèles, d'en faire resplendir les carnations, mais il n'a pas cherché à y mettre de l'élevation ou à traduire le caractère, l'âme, la pensée. — Dans un système entièrement opposé, M. HENRI LEHMANN a tracé le profil mathématique de Liszt avec des tons sombres et dépourvus de coloration. Les contours de ce profil sont arrêtés avec une rigidité, une fixité extrême. C'est un très-habile travail de dessin, qui fait honneur à l'artiste; mais ce bronze immobile quelque beau qu'il soit, peut-il nous révéler la physionomie du pianiste célèbre? Pourquoi renoncer ainsi de gaieté de cœur à la richesse et à la souple variété des moyens de la peinture?



Salon de 1847. — Enfant jouant avec des coquillages, statue en marbre, par M. Klamann.

une très-belle méaille n'est toujours, comme ressemblance, de l'ensemble, font de cette peinture une des plus agréables qu'un médiocre portrait. Un petit portrait de la mère du Salon. — M. LANDELLE, qui avait eu un succès dans la

peintre est d'un dessin aussi ferme, mais il est plus vivant. — M. HIPPOLYTE FLANDRIN a exposé un portrait d'homme remarquable, mais qui n'est pas cependant à la hauteur de quelques ouvrages exécutés par lui précédemment. Cela est calme, sévère, consciencieusement étudié, sage et exempt de manière, bien que visant au style; cela a toutes les qualités solides de l'art, mais c'est d'un coloris froid, sans vie et sans agrément. — Cette dernière qualité se trouve dans un portrait de femme par M. TISSIER, ayant une attitude gracieuse, mais trop collée au fond contre lequel elle est représentée debout. Un cachemire qui l'enveloppe est exécuté avec un soin et une vérité de rendu qui ont peut-être trop d'importance, mais ne nuisent pas de facilité. Le bras gauche tombant le long du corps est faiblement modelé. Les tons fins et lumineux de la tête, et je ne sais quelle aisance élégante

grande peinture, semble se complaire à la peinture énervée et minauidière; il y a pourtant de la finesse dans sa jeune Egyptienne et dans sa petite tête d'enfant aux raccourcis tourmentés et au coloris coquet et débite, qui rappellent les peintres du dix-huitième siècle. — M. MULIER a peint dans la manière de sa Ronde du Mai un portrait d'enfant en costume écossais. — On n'a pas, ce me semble, assez rendu justice aux deux portraits envoyés par M. MAYER, de Montpellier, d'un modèle finement étudié, et qui paraissent être de consciencieuses reproductions des modèles. — Celui de M. Géraldy, par M. QUESNET, est bien de pose, d'un ton vigoureux, mais d'une couleur un peu lourde. — M. LARIVIERE a peint avec son habileté ordinaire le bey de Tunis et Ibrahim-Pacha. Allah est grand sans doute et Mahomet est toujours son prophète; mais là-bas, comme ici, il est avec le ciel des accommodements. Les mahométans bien élevés boivent aujourd'hui du vin pour mieux digérer, et se font peindre quand ils veulent laisser le souvenir de leurs traits à leur famille. Aussi a-t-on pu risquer sans grand scrupule deux figures parmi les ornements du magnifique service de table en argent massif exposé il y a quelques jours rue de la Paix, et destiné au fils du vice-roi d'Egypte. — Nous retrouvons, dans une toile de M. CHAMPARTIN, le même Ibrahim-Pacha tou-



Salon de 1847. — Le docteur Allemand, buste en marbre, par M. Dantan jeune.

jours coiffé du tarbousch, mais cette fois en veste gros bleu de petite tenue; le vainqueur des Grecs et des Turcs est assis dans un fauteuil, de l'air le plus pacifique qui se puisse imaginer. Pourquoi le peintre ne s'en est-il pas tenu à ce tableau? Comment a-t-il pu faire de la face humaine ce qu'il en a fait dans certain portrait d'homme exposé par lui, quand à côté il peignait d'une manière si vraie, quoique d'une pâte toujours trop lourde, ses deux bonnes têtes de chiens de basse-cour en familiarité avec un chat blanc? — M. JEAN-BAPTISTE GUIGNET, dans son portrait de M. de Mercey, a une couleur trop noire et un dessin trop guindé. — M. ROLLER a une touche molle trop égale, mais étudie scrupuleusement les détails de son modèle. — M. HOUËL a peint largement et d'une chaude couleur le portrait de M. C... — M. LORSAY a donné du caractère à la figure de M. Tisserant, artiste du théâtre du Gymnase. — M. BLONDEL, membre de l'Institut et professeur à l'école des Beaux-Arts, a représenté sa fille entre une fougère et un bouillon-blanc, avec une absence de goût inexplicable dans la position d'un homme habitué à donner des avis et à même d'en obtenir s'il a voulu les provoquer. — M. JALABERT a un portrait de femme sage et solidement peint. — Deux médaillons de M. BRUNEL ROQUE sont assez finement étudiés. — Le peintre de la Mort de César, M. COURT, semble désormais voué au blanc satin et à la dentelle. — M. PERIGNON est toujours le peintre adopté par les gens du monde qui n'aiment pas les qualités robustes et ne peuvent se faire aux aspérités de la couleur ou aux franchises du pinceau. S'ils neul portraits répondent à leur goût pour la peinture lisse et fine. — MM. DUBUFFE conservent aussi leur clientèle élégante. — M. LEON VIARDOT a un joli portrait de femme aux yeux bleus. — Citons encore, tout en omettant bien des noms d'artistes habiles, les portraits simples et vrais de M. BONNEGRACE, celui de M. Nouton, maître des requêtes, par M. JANET-LANGE, et ceux exécutés dans un sentiment naïf par mademoiselle PRIN,



Salon de 1847. — Bacchante jouant avec un jeune Faune, groupe en plâtre, par M. A. Deligand.

Après Dieu, l'homme; après l'homme, la bête. Nous avons déjà parlé des bêtes peintes avec tant d'esprit par M. Rousseau; arrêtons-nous aussi devant les moutons, les vaches et les chevaux que mademoiselle ROSA BONHEUR reproduit fidèlement et avec une naïveté que pourrait bien finir par altérer cependant la décision rapide de la touche, si elle s'abandonnait trop à sa tendance à masser brièvement, à résumer les détails que fournit l'observation attentive du modèle. Elle éparpille avec beaucoup de naturel ses moutons

sur un monticule gazonné, mais ne semble pas faire autant de cas des bergers que du bétail. Pourquoi ne lui confierait-elle pas à M. AUGUSTE BONHEUR, dont nous nous réservons de parler ici, et qui a envoyé au Louvre un charmant portrait d'Enfant en costume des Pyrénées, qu'on a eu le tort de mal exposer deux fois? — M. COIGNARD recherche la couleur et en abuse. Il y a de la puissance dans son *Combat de taureaux*, mais le rendu des formes laisse à désirer... — Lyon, la ville d'industrie et de goût, a fourni d'habiles peintres de fleurs, MM. GALLEY, REMILLEUX. N'oublions pas non plus les fruits de M. GRANLAND, et de M. CHERELLE, le Michel-Ange du genre, ni une Vierge entourée de fleurs par M. DAMIS.

Avant d'en fuir avec la peinture à l'huile, réparons ici quelques omissions, et citons: de M. TOURNEUX, la *Crèche et les Mages*, peinture vigoureuse; de M. CHARLIER, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, tableau bien composé et dont le clair-obscur rappelle celui de Rembrandt; de M. DE-LUZY, la *Christ mort et les saintes Femmes*; de M. BURTIE, *Alphée et Arthuse*, composition conçue avec simplicité; une *Défense de Saint-Jean-de-Lozne* (1656), par M. BADIN;

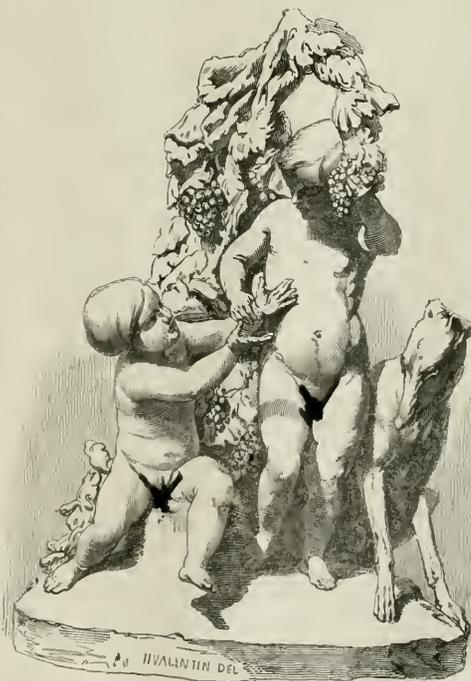


Salon de 1847. — Moïse sauvé des eaux, bas-relief en pierre dure, par M. Henri de Troquet.

Le sujet présenté avec clarté et exécuté dans un style simple et grave. L'artiste a retiré, au bout du premier mois d'exposition, ce tableau exposé d'une manière déplorable; de M. SORRIEUX, la *Mort du colonel de Montagnac*; de M. JULES NOEL, *Souvenir d'Orient*; de M. SCHLOFF, plusieurs tableaux intéressants comme souvenirs exacts de ses voyages dans l'Inde; de M. FRERE, deux vues prises à *Constantine* et à *Alger*; un petit tableau de genre de M. HORNUNG, un intérieur de cabaret, par M. DE COUBERTIN; un bon paysage, de M. GHOLIG, représentant une *Vue de la plaine de Mitidja*, diverses vues, par M. FONTENAY; un *Souvenir de Franchard*, par M. FOREST; de M. GESLIN, une *Vue des ruines de Paestum* et une de *la place de la Concord*, exécutées avec un sentiment juste de l'architecture et de la perspective.

Nous regrettons d'être forcé de laisser en dehors de notre revue des ouvrages de mérite, tels que le *Lansquet* de M. LABOUCHÈRE et la *Femme importunée par une quèpe*, de M. WINTERHALTER, le frère de l'auteur du *Décameron*; les intérieurs de M. GRANET; plusieurs compositions spirituelles de M. LEPOTEVIN, et un assez grand nombre de paysages; mais c'est chose inévitable dans une exposition où deux mille tableaux font toute et se disputent l'attention, et qui est une place publique au lieu d'être un salon.

La miniature est principalement cultivée par les dames; elles forment avec madame MIRBEL une pleiade où brille madame HERBELIN et à laquelle mademoiselle MUTEL faisait défaut cette année. — L'aquarelle semble être moins cultivée depuis que la gouache et le pastel sont redevenus à la mode. Neuf aquarelles de M. NOUSVEAUX contiennent des vues variées prises au Sénégal et faisant partie de l'ouvrage sur les *côtes occidentales d'Afrique*. Citons aussi celles de M. JULES DAVY et la grande aquarelle de fleurs et de nature morte de madame CHAMPIN. — Le pastel est aujourd'hui en grande faveur. Les portraits et les têtes d'étude de femmes de mademoiselle NINA BIANCHI se font remarquer par la sûreté du dessin, la sagesse et le calme de



Salon de 1847. — Les enfants de M. le marquis de Los Marinis, groupe en marbre, par M. Clesinger.

une grande valeur aux boutiques voisines. Le café est toujours plein. Il est rare que le marchand d'étoffes n'ait pas plusieurs pratiques à tromper en même temps; le bijoutier ne sait jamais à qui entendre. Aussi chacune des boutiques de la place Napoléon se loue-t-elle au moins de 1,000 à 1,200 fr. par an. Elles sont toutes occupées par des juifs.

La boutique du bijoutier m'intéressait plus que celle du marchand d'étoffes ou que le café, car l'industrie s'y alliait au commerce. Figurez-vous une niche à chion, de 1 mètre 50 centimètres de largeur sur moins de 2 mètres de hauteur et 5 mètres environ de profondeur, assez semblable à celle que représente le dessin qui illustre cet article. L'intérieur en était assés noir qu'une cheminée. Au fond, sur une provision de charbon, reposait un soufflet auprès d'un fourneau et d'une enclume. Deux ou trois vieux coffres en bois garnis de fer formaient dans un coin une sorte de pyramide. Du reste, rien absolument n'indiquait qu'il y eût des marchands lises d'or ou d'argent à vendre. Quatre juifs, assis à la fois le trisque, travaillaient avec je ne sais quels instruments et je ne sais quels bijoux. Il était impossible de distinguer quoi que ce fût. Un cinquième, un vieillard, assez richement vêtu, se tenait assés à l'entrée, les bras croisés sur la poitrine, attendant les pratiques, sans faire un mouvement, sans dire une parole. A voir le recueillement de sa physionomie et la gravité de son maintien, on l'eût pris au premier abord pour un philosophe méditant profondément sur les mystères les plus incompréhensibles de la création; mais, en étudiant l'expression de ses traits avec plus d'attention, il était facile de reconnaître que les pensées les plus vulgaires occupaient son esprit. Ses regards faux se promenaient sournoisement sur la place pour y chercher une proie aussi facile à saisir qu'avantageuse à dévorer.

Un Arabe s'approcha comme fasciné par ce serpent tentateur; c'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans environ, à la démarche fière, à la figure intelligente, mais fardée et sombre, assez pauvrement vêtu.

— Ici je dois faire un aveu qui coûte à mon amour-propre. Je ne sais qu'un seul mot d'arabe; je n'entendis donc absolument rien à la conversation que je vais rapporter. Et pourtant j'aurais affirmé que ma traduction en est exacte. Leurs gestes et leurs physionomies expriment beaucoup mieux que les paroles dont ils se servent les pensées et les sentiments des deux interlocuteurs.

«As-tu des boucles d'oreilles d'or?» demanda le jeune Arabe d'une voix brève au vieux juif assés devant la boutique. A ces mots, un des quatre ouvriers accroupis au fond de la boutique ouvrit à demi un des coffres de fer, et en tira une boucle d'oreille d'un métal jaune qui paraissait être du l'or, mais qui n'en était certainement pas, il la passa à son patron. Bien qu'il feignît de continuer à travailler, les autres ouvriers regardaient tous en dessous le jeune Arabe, comme des ébats gourmands qui guettent un oiseau ou un souris...

Celui-ci ne s'apercevait pas qu'il était l'objet de cette curiosité intéressée. A la vue du bijou qu'il venait de demander, un éclair de joie avait illuminé ses traits; il le contemplait avec des yeux avides, tandis que le vieillard le tournait et le retournait entre ses doigts, et marmottait de manière à être entendu des passants, mais en parlant à ses ouvriers :

«C'est certainement la plus belle boucle d'oreille qui soit sortie de Fez à la Mecque. To es un habile ouvrier, Josué. Tu as eu la main heureuse. Samuel, tu as sorti de la bite le chef-l'œuvre de Josué. Je m'étais promis de ne le vendre jamais. Tu serres-le précieusement, car il n'y a qu'un amateur qui puisse en donner le prix qu'il vaut.»

Et les quatre ouvriers se passant de main en main ce bijou de rôle sur rôle, ils s'extasiaient à l'entendre. Ils se regardaient avec attention, sans paraître faire la moindre attention à un jeune Arabe, qui ne le perdait pas de vue. Le sauvage est comme l'enfant; il jouit peu de ce qu'il possède, mais il est impatient de posséder ce qu'il désire. Les obstacles, les retards ne font qu'irriter ses passions au lieu de les calmer. Plus la boucle d'oreille s'éloignait de lui, plus l'Arabe la convoitait du regard. Moins les juifs montraient d'empressement à la lui vendre, plus il avait l'envie de l'acheter.

« Quel prix en veux-tu ? » demanda-t-il.

Le juif ne lui répondit pas encore, ne tourna même pas la tête de son côté, mais il échangea à voix basse avec ses ouvriers une autre douzaine de phrases.

« Quel prix en veux-tu ? » répéta l'Arabe.

Cette fois il tira de dessous son burnous une bourse assez bien garnie. Au son des pièces d'argent qui entrechoquaient, la figure du juif s'épanouit.

« Passez-moi les balances, » dit-il à ses ouvriers; et tournant la tête, il se mit à calculer in petto ce que pouvait contenir la bourse de l'Arabe.

« Huit douros (1), » répondit-il, après avoir vérifié le poids avec le soin qu'étoit pu y apporter le plus honnête de tous les marchands.

L'Arabe, sans se marchand, ouvrit sa bourse, en retira huit douros, qu'il donna au marchand, et tendit la main.

Mais le juif, loin de se dessaisir de la boucle d'oreille, ne cessa de l'admirer en faisant de plus belle son éloge jus-qu'à ce que ses dignes eorcles eussent examiné sous toutes leurs faces, revers et cordons, et essé avec une lenteur calculée les huit douros. L'impatience de l'Arabe ne pouvait plus se contenir. A chaque instant il tendait de nouveau la main; mais, au lieu de la boucle d'oreille, c'était un de ses douros que le juif lui remettait. — Il paraissait d'une origine douteuse, il n'avait pas le poids, l'empreinte était effacée. — Le ferceur à les échanger sur ce paiement tous les huit, c'était s'assurer qu'il lui en restait au moins un nombre égal dans sa bourse.

« Et l'autre ? » s'écria l'Arabe, quand il tint enfin entre ses mains la boucle d'oreille.

Il n'obtint pas de réponse. Le marchand paraissait plongé

dans une profonde extase, et ses quatre ouvriers ne levaient pas les yeux de dessus leur ouvrage.

« Et l'autre ? répéta-t-il.

— Que veut-il dire ? demanda le vieux juif, qui paraissait contrarié d'être trompé dans ses spéculations.

— Le pendant ? n'est-ce pas la paire que tu m'as vendue ?

Il m'eût fallut deux colonnes de ce journal pour raconter dans tous ses détails la scène de comédie à laquelle donna lieu cette exclamation. Je dois être juste envers les acteurs; elle fut à l'incroyable mesure. Mais je ne puis pas faire ressortir comme je le voudrais toutes les nuances délicates de leur remarquable talent; l'espace me manque. D'abord ils s'immisèrent si bien l'étonnement, que je faillis être le Juge de leurs grimaces. — Était-ce possible ? qui l'eût imaginé ? comment avait-il cru qu'une si belle paire de boucles d'oreilles se vendit seulement huit douros ? etc., etc. — Quand ils furent revenus un peu de leur surprise, ils commencèrent à s'attendrir, le vieillard surtout, qui jetait sur le jeune Arabe un tel regard de compassion qu'il était difficile de ne pas être touché de sa bonté, ou indigné de sa scélératesse. « Pauvre jeune homme, » s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à ses ouvriers comme s'ils eussent été ses associés, et comme s'il venait de prendre une grande résolution, sa bonne foi et son inexpérience me touchent. Je veux l'obliger, fût-ce à mes dépens. Je consens, pour ma part, à lui vendre l'autre boucle d'oreille au prix coûtant, même au poids de l'or.

A ces mots un des ouvriers hecha la tête d'un air néconcent, et deux autres déclarèrent formellement qu'ils s'opposaient de tout leur pouvoir à une pareille folie. Mais la minorité tint bon. Elle fut si éloquente, que la majorité feignit de se laisser toucher et per-nada. Durant cette longue discussion, je ne cessai pas un seul instant de regarder le jeune Arabe. Ses yeux erraient sans se repasser d'un orateur à l'autre, et sa figure exprimait tour à tour l'espérance, l'anxiété et le désespoir. Il ignorait pas que ces cinq escrocs jouaient la comédie pour le mieux voler; et cependant il avait un tel désir de posséder cette paire de boucles d'oreilles qu'il ne valait certes pas trois douros, que si on lui eût demandé vingt, trente, quarante douros de la moitié qui lui manquait, et s'il les eût eus, il se fût empressé de les donner. Mais les juifs s'étaient assurés qu'il ne lui en restait que neuf, et ils eurent la grandeur d'âme de lui céder « cependant incomparable, ce bijou inestimable » pour la faible somme de neuf douros et demi. Après l'avoir complètement dévalisés, ils furent assez délicats pour ne le forcer à emprunter qu'un demi-douros.

La boucle d'oreille payée et livrée, — non sans peine, — le marchand reprit la pose et la gravité d'un philosophe, et ses complices se retirèrent à l'ouvrage, de manière à réparer le temps perdu.

« Entends-tu le français ? » cria-je de toutes mes forces à l'oreille du vieux juif.

Il ne tressaillit pas, il ne tourna pas la tête, il ne murmura pas une parole. Seulement il me fit avec sa main droite un signe négatif.

« Tu es un excellent comédien, mais un infâme voleur, » lui dis-je alors sur le même ton, persuadé qu'il m'avait parfaitement compris, bien qu'il ne me parût ni flatté du compliment ni offensé de l'injure. Et j'allai rejoindre sur la place Napoléon le général Thierry qui s'y promenait avec le colonel Walsin-Estehazy, un des officiers les plus instruits, les plus braves, les plus aimables et, — pourquoi ne l'ajouterais-je pas ? — les plus beaux de l'armée d'Afrique.

Six heures venaient de sonner. Nous nous dirigeâmes vers le Château-Neuf.

Le Château-Neuf, qui sert actuellement de résidence au gouverneur de la province d'Oran, date de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il a été construit en 1760 par les Espagnols, qui l'ont appelé la « Ville du Neuf », pour le distinguer de la vieille Casbah, bâtie par les Maures et située au pied du Merdjoug, sur le versant gauche du ravin. La vieille Casbah ayant été démantelée lors du tremblement de terre de 1789, les bey's résidèrent de préférence au Château-Neuf, où ils firent bâtir une espèce de palais aujourd'hui détruit en partie. Le Château-Neuf n'est plus qu'une forteresse. De tous côtés s'élevaient des écuries, des magazines, des casernes, des bureaux. Aussi le Château-Neuf ne mériterait-il guère d'être visité, si, du haut de ses remparts et de ses tours, on ne découvrait des points de vue magnifiques sur la mer, la ville et la plaine, et surtout s'il ne renfermait pas encore un curieux débris de l'ancien palais des bey's.

La cour, — assez semblable à un vieux cloître, — que représente notre dessin, a conservé son caractère original. En dépit de réparations et d'arrangements qui détruisent l'harmonie de l'ensemble. En arrivant en Afrique on se demande avec étonnement où la France s'est procurée les architectes qu'elle y a envoyés. Une étrange fatalité a présidé à tous ses choix. Il est impossible de se faire une idée, — quand on n'a pas eu le déplaisir de les voir, — des constructions fantastiques et monstrueuses, — le mot n'est pas exagéré, — qui s'élevaient dans les villes, sous les yeux et avec l'approbation des autorités. Il y a à Oran une école primaire que les montons ou les porceuxes les moins artistes regardent certes d'accepter pour étalé, s'ils étaient libres de le critiquer. On essaya d'achever à Alger une église — qui coûtera de sommes considérables, — et qui sera sans aucun doute à supposer qu'on parvienne à la terminer, ce qui n'est pas présumable, — un des plus étonnantes chefs-d'œuvre de mauvais goût qu'une nation civilisée ait jamais eu la honte de léguer à la postérité. En vérité, en vérité, bien que les Arabes ne soient point de fins connaisseurs, il serait temps de leur prouver que nous savons bâtir des édifices moins laids et plus propres à l'usage auquel ils sont destinés. Je comprends parfaitement qu'ils ne manifestent aucune vocation et aucun penchant pour cet art qui ne mène à eux sous des d'ors si peu flatteurs, et qu'ils ne se décident pas encore à échanger leurs tentes contre les affreux barbares que se permettent de construire nos architectes.

Sous la galerie couverte, qui donne sur cette cour, s'ouvre une porte presque aussi large que haute devant laquelle se promène un factonnaire. Cette porte en bois, grossièrement sculptée, peinte en bleu et en rouge, donne accès dans une vaste salle beaucoup plus longue que large. A part quelques sièges français modernes, des lampes d'origine parisienne et un vilain ploucheur qui lui donne un faux air d'une salle de bal champêtre, cette salle est telle que les bey's l'ont habitée et laissée à leur départ. A peine y fus-je entré que son aspect particulier me frappa. Elle est peu éclairée, et les peintures foncées dont le plafond et les murs sont ornés absorbent encore une partie de la lumière qui parvient à y pénétrer. Elle me parut d'autant plus sombre que mes yeux étaient éblouis par la réverbération fatigante, des dalles blanches de la cour. Dans le premier moment, je ne distinguai qu'un groupe d'Arabes assis sur des divans dans une vaste fenêtre ou tonnelle située en face de la porte d'entrée. Mes deux guides, le général Thierry et le colonel Walsin, me conduisirent dans d'épais-ses ténèbres vers ce point lumineux. Quand nous l'eûmes atteint, je me trouvai en face du général de Lamoricière, qui s'était levé pour nous recevoir et qui m'accueillit avec la plus aimable cordialité.

J'éprouvais, je l'avoue, un vif désir de connaître le général de Lamoricière. Son glorieux passé lui promet un brillant avenir; il ne doit qu'à lui-même la haute position qu'il occupe; son courage, son activité, ses talents l'ont seuls fait ce qu'il est. De tous les braves et habiles officiers de notre jeune armée d'Afrique, c'est peut-être celui sur lequel la France devra le plus compter si jamais, — et qui pourrait en douter ? — elle reprend, en Europe, le rang qui lui appartient et qu'elle a honteusement perdu. J'étais d'autant plus curieux de voir ce général de quarante ans, qui a déjà tant de beaux exploits à raconter et à qui la fortune réserve probablement de plus grandes victoires, que, bien que son nom fût populaire à Paris, il y était alors, c'est-à-dire au mois de mai 1846, personnellement peu connu; car, depuis 1850, il n'avait quitté l'Algérie qu'une fois — en 1840 — et pour quelques mois seulement. Je le savais d'ailleurs fort occupé d'un projet de colonisation pour les environs d'Oran, auquel il travaillait jour et nuit; et je tenais beaucoup à m'entretenir de vive voix avec lui sur le présent et l'avenir de cette importante province, qui se félicitait depuis six années de l'avoir pour gouverneur. J'étais loin de me douter, — peut-être l'ignorait-il alors lui-même, — qu'il arriverait en France avant moi.

Le général de Lamoricière est petit, mais vigoureusement constitué. Sa taille, son buste, ses membres, sa démarche, son accent, son teint, ses gestes, tout en lui révèle une grande force physique, et une remarquable fermeté de caractère. Ses yeux, noirs comme ses cheveux, ont une puissance de regard presque irrésistible. On voit pas sa bouche, toujours cachée sous une épaisse moustache. Si son front, manque d'ampleur, tout l'ensemble de sa figure dénote une intelligence supérieure; sa voix est forte, agréable, mordante, et il manie la parole avec une élégante facilité; mais il paraît si bien convaincu de l'excellence de ses opinions, et tellement résolu à les conserver, qu'il doit être un peu présomptueux d'essayer de l'en faire changer et difficile d'y réussir. A l'entendre discuter on croirait qu'il commande au lieu d'argumenter. C'est une habitude qu'il a contractée dans les camps et dont il se défiera bien vite à la chambre. Il était évidemment resté trop longtemps éloigné de la France; il avait besoin d'en étudier de près les institutions, les hommes et les besoins. Du reste, content agréable, orateur habile et éloquent, ayant beaucoup appris, beaucoup vu, beaucoup observé, connaissant mieux que personne l'Afrique, et la ayant passée seize années, et les Arabes, dont il parle la langue et dont il a si souvent poursuivi, battu, soumis réorganisé les tribus rebelles; sachant exposer avec une rare clarté les questions qu'il veut discuter, et soutenant, justifiant, prouvant son opinion avec tant d'éclat, de chaleur, d'énergie, qu'il éblouit, entraîne et trouble ses contradicteurs, et qu'il paraît quelquefois les forcer de se ranger à son avis avant même de les avoir convaincus.

Nous avions à peine échangé, le général Thierry et moi, quelques paroles avec le général de Lamoricière, qu'un domestique vint annoncer que le dîner était servi. Nous nous assîmes aussitôt dans la salle à manger, contiguë à la grande salle de réception. Les Arabes, qui à notre arrivée causaient avec le général, assés sur les divans à la mode française, nous y accompagnèrent; ils étaient au nombre de onze. Le colonel Walsin, mon voisin de droite, s'empressa de me faire connaître leurs noms et leurs qualités. C'étaient Mohamet-Belchir, Hadji-Maklouf, Abdou-oull-Missoum, Ab-el-Kader Ould Zin, agas des Douairs, des Smelas, des Garrahas, des Ben-Amers Cheraghas; Si Ahmet ould cadi, Hadji-Chirek, ex-agas des Douairs et des Smelas; Abd-el-Karben-Bekkar, cadi des Garrahas; l'amel-oull cadi, lieutenant de spahis, officier d'ordonnance du lieutenant général; Cad-dour Ben-Miloud, sous-lieutenant des spahis, et enfin mon voisin de gauche, Mohamet-ben-Ismael, le fils du célèbre général Mustapha, attaché à l'état-major du lieutenant général.

C'était la première fois que je voyais d'aussi près des Arabes d'un rang élevé, proprement et même richement vêtus. Je ne me lassais pas de les regarder. La plupart avaient d'ailleurs de belles et nobles figures, des manières distinguées, le maintien et les poses de rois et de princes de théâtre. Je ne rappellerai à l'heure les manières de leurs yeux de gazelle, le sourire intelligent et la physionomie charmante de Si Ahmet-oull-cadi. Ce peuple est sauvage, mais c'est un sauvage dans toute la force de l'âge; c'est un roi jeune ni trop vieux. S'il ne se civilise plus, il n'est ni trop pauvre ni trop riche. S'il possède toutes les facultés requises pour sortir promptement à gloire et avec profit de la barbarie dans laquelle il végète. Seulement il refuse obstinément de s'en servir. Il préfère son existence purement animale à une vie plus intellectuelle et plus honorable, mais peut-être moins facile. Après tout, son principal tort est

(1) Le douros vaut 5 fr. 72 cent.

de s'adonner à tous les vices de la civilisation, sans en accomplir les devoirs, sans en pratiquer les vertus.

La table m'offrait aussi un coup d'œil nouveau et intéressant. Le service en était double; les mets arabes rivalisaient de nombre, d'apparence, de fumet avec les mets français. En général ce sont des ragouts de viandes et de légumes fort compliqués et fort assaisonnés. Je me faisais dire leur nom, expliquer leur composition, analyser leurs mérites par non complaisant voisin; je voulais les goûter tous; mais il n'en est qu'un seul qui m'ait laissé un souvenir précis, c'est le célèbre *consoussou*. Je ne me doutais pas que le lendemain j'en mangerais en plaine, sous la tente d'un de ces chefs dont j'admiraais alors la riche et élégant costume en observant son embaras.

Les chefs arabes les plus habitués à nos usages et à nos mœurs ont horreur d'une invitation à dîner. Ils l'acceptent par politesse, mais ils préféreraient, je crois, une bonne petite volée de coups de bâton. Ils n'aiment pas à s'asseoir sur nos sièges : rester deux heures dans cette position qui ne leur est pas habituelle, c'est pour eux un véritable supplice. Quand on est accoutumé, depuis l'enfance, à découper, à se servir et à manger avec ses doigts, il n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine de faire usage de couteaux et de fourchettes. D'ailleurs, nos généraux, quand ils les invitent à partager leur dîner, les condamnent nécessairement au châtiment du malheureux Tantale, de si triste mémoire. S'ils ne leur offrent pas de vin, ce qui leur semblerait une insulte, ils versent, sous leurs yeux, à leurs autres convives du bordereau, du bourgogne, du madère, du malaga, et surtout de cet excellent champagne frappé dont on boit une si étonnante quantité en Algérie. Est-ce donc pour ces buveurs d'eau forcés un spectacle fort divertissant que de contempler des amateurs de première classe déguster avec une béatitude extatique tous ces vins délicieux auxquels leur religion leur défend de goûter ? Aussi, pour tromper leurs désirs, font-ils une effrayante consommation d'eau de Seltz sucrée. Du reste, de tous les mets français qui leur sont présentés, ils n'acceptent avec empressement et ne paraissent manger avec satisfaction que les mets sucrés. A la vue du dessert, leur front se déride, le sourire reparait sur leurs lèvres, leurs yeux se raniment, leur physionomie redevient expressive; et quand ils croquent un morceau de nougat ou un

rouge sont appliqués le long des murs. Enfin dans un angle s'éleva une espèce d'estrade recouverte d'un tapis arabe. « A quoi servait cette estrade ? demandai-je au colonel Walsin, qui ajoutait, de vive voix, un chapitre inédit à son intéressant ouvrage sur la *Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*. — C'était, me dit-il, le trône du bey, ou plutôt le siège sur lequel il rendait la justice. Bien des arrêts de mort,

mort avec un sang-froid étonnant. Le consul d'Autriche qui habitait Oran avant l'occupation française, a été plusieurs fois témoin de ces exécutions barbares. Un jour, il vit un voleur auquel on venait de couper une main, tremper son moignon saignant dans un vase rempli de poix bouillante, ramasser à terre la main coupée, l'envelopper dans son burnous, et l'emporter sans manifester la plus légère émotion... Le bey ne jugeait pas seulement les voleurs et les assassins; la moindre désobéissance à ses ordres, un geste compromettant, une parole injurieuse ou simplement impolie, un regard équivoque, étaient des crimes punis du dernier supplice. Il ne reconnaissait d'autre loi que son caprice. Il n'avait cependant à ses ordres que 200 hommes inscrits sur les contrôles de la milice. Mais plus il était respecté et redouté, mieux il se voyait obéi. »

Tout en causant ainsi, nous nous étions rapprochés, le colonel Walsin et moi, de la table autour de laquelle le général Lamoricière continuait à fumer, à prendre du café, et à discuter avec ses hôtes indigènes. En ce moment, leur conversation était très-animée. Mais, hélas ! je n'en entendais plus un seul mot. Je priai encore le colonel Walsin de m'en apprendre au moins le sujet.

« Le général, me dit-il, traite avec les nouveaux agas d'importantes questions de propriété et d'indemnité. Il s'efforce de leur persuader qu'il est de leur intérêt bien entendu de lui laisser à de certaines conditions diverses parcelles de terres dont il pourrait avoir besoin pour fonder ses villages civils, si les Chamebs lui accordent les subsides qu'il se propose de leur demander. »

Le contraste pouvait-il être plus frappant, le changement plus complet ? Le droit avait remplacé la force. Où régnait l'arbitraire le plus absolu, les lois les plus équitables s'étaient établies et l'aisaient reconnaître leur autorité. Au fond du palais où le représentant de l'ancien gouvernement exerçait avec une si impitoyable rigueur un pouvoir si tyrannique dans le

seul but de savourer avec plus de sérénité les honneux plaisirs d'une vie d'oisiveté intellectuelle et de débauches physiques, le représentant de la France n'employait que les armes de la raison pour triompher des dernières résistances de ses ennemis vaincus, qu'il accueillait avec distinction, et auxquels il donnait plus qu'aucun de ses inférieurs l'exemple de toutes les vertus publiques et privées.

« Ceux-là du moins, dis-je au colonel Walsin, en lui désignant du doigt les chefs arabes qui discutaient avec le général Lamoricière, ceux-là nous sont reconnaissants et dévoués. »

Pour toute réponse il secoua tristement la tête.

Je compris son silence. Craignant d'être indiscret, je n'insistai pas; mais je me rappelai certains passages de sa préface, qui me laisserent deviner sa pensée :

« Quand on demande à un Arabe, m'avait raconté le matin même un vieux capitaine, s'il est l'ami des Français, — *Beï sif*, par l'épée, s'empresse-t-il de répondre, dans la crainte qu'on ne le soupçonne capable d'un autre attachement. »

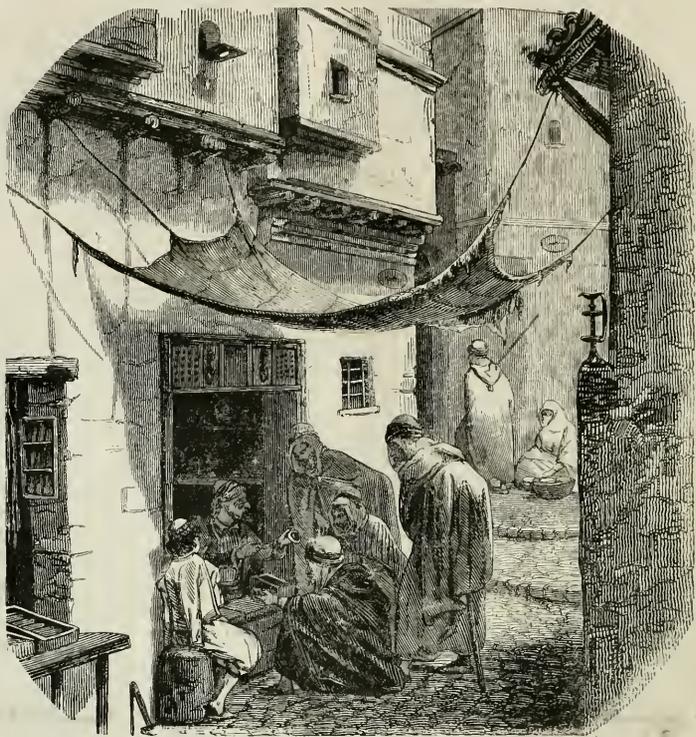
« Eh bien, monsieur, me dit le général de Lamoricière en se levant, et en s'approchant de nous, quand censerons-nous colonisation ? »

— Demain, si vous en avez le temps, général, lui répondis-je.

— Non pas, demain. L'aga des Douairs vient de me charger de vous inviter à une fête annuelle que sa tribu célèbre demain dans la plaine du Tlelat en l'honneur du marabout Sidj-Abd-el-Kader. C'est une fête curieuse dont je ne veux pas vous priver. Vous pouvez y aller en toute sûreté. D'ailleurs je vous ferai accompagner.

Le lendemain matin, à quatre heures, je parlais pour le Tlelat.

ANOLPHE JOANNE.
(La suite à un prochain numéro.)



Une boutique juive à Oran.

ajouta-t-il, ont été prononcés dans cette salle sous le gouvernement des Turcs. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût une exécution capitale à Oran. Tous les matins, le bey venait s'asseoir sur cette estrade. L'audience ouverte, les *chouchs* introduisaient en sa présence les prévenus de la veille ; d'introduction, il n'y en avait pas plus que de défense. En général, dès les premières questions, les prévenus avouaient leur crime, tant ils étaient certains d'avance du sort qui les



Cour de l'ancien palais des beys au Château-Neuf à Oran.

Lorsque nous rentrâmes dans le grand salon, il faisait nuit noire. Trois lampes, qui y étaient allumées, n'y répandaient qu'une clarté douteuse, qui convenait à ce ne peut mieux à son architecture et à sa décoration. Je l'examinai en détail tandis que le général de Lamoricière prenait plusieurs tasses de café et fumait plusieurs pipes avec les agas passés et futurs de sa province, assis au milieu à l'entour d'une table ronde sous une des lampes. Il est divisé, dans toute sa longueur, en deux parties égales, par une double rangée de colonnes de marbre blanc élégamment sculptées et cannelées en spirale (es beys les faisaient venir d'Italie), qui supportent une double rangée d'arcades cintrées. Tout autour, à hauteur d'homme, les murs sont recouverts d'une mosaïque de ces carreaux de faïence vernissés variés de dessins et de couleurs, qui accusent, je crois, une origine hollandaise, et dont les Maures et les Turcs faisaient une si grande consommation. Des peintures où le blanc, le jaune, le bleu, et le rouge dominant, ornent la partie supérieure des murs, le plafond, les arceaux. Nulle part on ne voit à nu la pierre, le fer ou le bois. Les décorateurs n'ont respecté que le marbre des colonnes. De larges divans en damas de laine

attendait : « Qu'on lui coupe le poing ou le pied. — Qu'on le décapite. — Qu'on le brûle. — Qu'on lui ouvre le ventre, qu'on lui arrache les entrailles, et qu'on l'expose au soleil, etc. ; » Ils étaient les divers arrêts sommaires que rendait le bey après de courts débats. Ces arrêts s'exécutaient sur l'heure, soit à la porte de la salle, dans la cour du palais, soit à la porte de la ville. Jamais les condamnés ne demandaient grâce, ni personne n'intercedait en leur faveur. Ils marchaient à la

Mœurs russes.

En Russie, où les classes intermédiaires dont se compose ailleurs la bourgeoisie commencent à peine à se former dans quelques grandes villes, la société, ou plutôt la nation même, ne présente que deux extrêmes, les nobles et les serfs. D'un côté, l'oisiveté et la richesse; de l'autre, le travail et la misère. D'un côté, la possession des terres, des capitaux, des emplois, tout enfin, même la possession de l'homme; de l'autre, rien, pas même la liberté corporelle, la possession de soi-même. Dans cette société, où la noblesse s'est dès longtemps faite européenne, en s'assimilant, par la culture des sciences et des arts, par les voyages et les habitudes, aux classes élevées des nations étrangères, il n'y a plus de russe que le peuple, et c'est seulement dans le peuple que l'observateur ou le peintre peuvent retrouver les mœurs et la physionomie nationales. Les salons de Saint-Petersbourg sont des salons de Paris; rien ne manque à la ressemblance, pas même l'usage



Bateleur-passeur russe.

universel et constant de la langue française. Il faut descendre à la boutique du petit marchand, et mieux encore à l'isbâ du paysan-serf, pour rencontrer enfin la vieille Russie.

Ce sont donc des mœurs populaires que représentent ces quatre dessins, pris sur les lieux, bien entendu, et dont l'exactitude est parfaite. Le bateleur-passeur ressemble aux marins du port de Kronstadt; il ne fait son métier que la moitié de l'année, du mois de mai au mois d'octobre. Une fois la gelée venue et l'hiver établi, les rivières et les lacs, loin de couper les communications et de séparer les pays qu'ils arrosent, deviennent au contraire autant de grandes routes ouvertes aux traîneaux, et dont, chaque année, pendant six mois, la nature prend à son compte la construction et l'entretien. Mais le reste du temps, comme les ponts en Russie sont assez rares que les chaussées, l'office du bateleur-passeur devient tout à fait nécessaire. Sans lui, chaque



Famille de paysans russes.

ruisseau, grossi par la fonte des neiges et alimenté par les pluies du printemps, deviendrait une frontière infranchissable, et ferait des riverains deux nations étrangères.

Cette jeune fille aux tresses flottantes, que sa mère conduisait à quelque *pranik*, ou fête villageoise, rendez-vous ordinaire des amoureux et des promis, est devenue femme mariée et mère de famille. Elle porte le *kakochnik* des matrones, espèce de diadème à fond plein, qui couvre entièrement la tête et les cheveux, tandis que le *kokochnik* des vierges reste ouvert par le sommet. Pour faire jouer son dernier né aux pâles rayons d'un soleil oblique, elle s'est assise à la porte de l'isbâ que son mari a élevée rapidement avec l'aide de ses parents et de ses voisins, mais qu'au besoin, seul et sans autre outil que sa hache, il eût construite tout entière. Des fondations au faite, cette cabane est en bois. Murailles, toiture, escaliers, tout se fait avec les mêmes matériaux coupés dans la forêt voisine. Il n'y entre de briques dans une isbâ que pour la construction du poêle qui chauffe toute la maison, qui est la cuisine commune, et de plus le coucher de toute la famille, car le paysan russe, connaissant à peine le luxe des lits, dort l'hiver sur son poêle et l'été sur son banc.

Dans ces cabanes, assez spacieuses d'habitude, bien distribuées et proprement tenues (quoique les animaux domestiques en habitent le rez-de-chaussée), pénètre cependant un véritable objet de luxe, dont l'usage général a fait un besoin de première nécessité. On est surpris, en Espagne, de trouver, jusque dans la plus sale baraque des Castilles et



Marchand de thé et de gâteaux.

la plus dépourvue, non-seulement de meubles, mais de pain et d'eau, une tasse d'excellent chocolat qui leur fournissent les Amériques. On éprouve en Russie une surprise semblable, celle de trouver toujours dans la plus misérable isbâ, même éloignée des villes et des routes, une tasse d'excellent thé qui vient des extrémités de l'Asie. Le thé qu'on boit en Angleterre, en France, dans le reste de l'Europe, est apporté par mer; il perd, dans ce voyage, une partie de son arôme, et prend toujours quelque odeur étrangère, car il est d'une extrême délicatesse; au lieu que le thé bu par les Russes a suivi constamment la voie de terre, apporté par des caravanes. Chaque année, au mois de juillet, deux à trois mille chameaux chargés de caisses de thé bien closes, après avoir franchi la grande muraille de la Chine et traversé tout l'immense plateau de la Haute-Asie, arrivent à la grande foire de Nijn-Novgorod, sur le Volga. Et de là, cette prodigieuse quantité de fleurs et de feuilles de l'arabuste aroma-



Marchands russes prenant le thé dans les lits, un jour de fête.

tique se répand dans toute la Russie, de la Baltique à la mer Caspienne et de la mer Blanche à la mer Noire.

Les Russes ne sont pas moins supérieurs aux autres peuples pour la préparation du thé; aucune des théières inventées dans les Trois-Royaumes et mises en usage par les blondes *ladies* ne vaut le *sonovar* d'un paysan russe. Chez les Athéniens, on allait au *parfian* comme nous allons au *café*. C'est dans les boutiques de parfumeurs que se réunissent les oisifs et les novellistes pour causer des événements de la guerre du Péloponèse, ou de la querre du chien d'Alciabiade. Les Russes vont au *thé*; et si les gens titrés et riches trouvent dans les somptueux quartiers de Pétersbourg ou de Moscou des salons bien chauffés et de moelleux divans pour savourer une tasse de thé *jaune*, composé des fleurs de la plante, en lisant l'*Abeille du Nord* ou la *Gazette de Police*, l'homme du peuple rencontre à chaque pas de petites échoppes, ou des porteurs ambulants de *sonovars*, qui le réchauf-

lent et le réjouissent, pour deux ou trois kopeks, avec un verre de thé noir, inclinent à coup sûr que le vin à six sous des barrières de Paris, et que le *coo* du milieu de la rue. Le thé est le compagnon des voyages et de toutes les parties de plaisir. Que l'on aille, par une belle et claire journée d'hiver, bien abrité sous des pelisses fourrées, se promener sur les bords de la Néva, soit pour rouler du haut des montagnes de glace avec la rapidité d'une chute, soit pour regarder, autour d'un hippodrome de glace tracé au centre du fleuve, les courses des fameux *troutiers* russes, non moins intéressantes que celles d'Ascot et de Chantilly, on trouve à faire une agréable collation de thé et de petits gâteaux. Que l'on aille, au contraire, dans ces journées sans nuit du milieu de l'été, alors que le soleil, descendu sous l'horizon à onze heures du soir pour se reparaître à une heure du matin, laisse un crépuscule égal au jour; que l'on aille, en troupe joyeuse, parcourir les *lilas* où toute la riche société de Saint-Petersbourg habite de ses nombreux chalets; qu'on s'étende sur l'herbe épaisse, à l'ombre des bouleaux, en face d'un lac tranquille, que silencieusement cent barques légères, c'est encore le *sonnet* qui dérive sa bague flottante au milieu du lésin en plein vent, et qui rafraîchit l'été ceux qu'il réchauffait l'hiver. On peut dire aussi qu'en Russie deux choses seulement appartiennent au commun à l'espèce humaine, que deux choses y forment l'égal partage du riche et du pauvre, du maître et de l'esclave: l'air et le thé.

L'homme au pourpoint gris.

Vol. par n° 167 et 168.

IV.

COUPS DE BATON.

L'état de la Normandie était grave alors. On trouvait dans ce pays beaucoup de gentilshommes ruinés qui, pour prendre une revanche des persécutions enlurées sous le règne précédent, — alors qu'il leur fallait, au lieu d'assister au préche, se cacher au fond des forêts, ou dans des grottes que l'on n'entre encore aujourd'hui, — levaient la tête, émettaient les conclusions catholiques et paraissaient ainsi disposés à devenir, de persécutés, persécuteurs. L'avènement au trône d'un de leurs anciens coreligionnaires les enhardissait encore, et il était à craindre que leurs adversaires, pour les écraser, ne songeassent à unir aux ligneurs de la Bretagne, — de cette province où une pensée ne tombe pas sans se développer avec toutes ses conséquences, ou un mouvement ne se produit pas sans se répercuter à l'infini.

Un important secours pouvait donc arriver de Normandie au duc de Mercœur, donner au parti de l'Espagne une prépondérance décisive, et détacher à jamais de la France une province que deux mariages de la duchesse Anne avaient réunie au royaume.

Mais il se trouvait là un homme illustre par son renom militaire, influent par son caractère et sa fortune. Il s'interposait entre les partis, calma les haines, ramena les mécontents, et rétablit, entre ces provinces chancelantes, le principe de l'unité politique, comme il l'avait déjà fait pour la Guyenne ébranlée.

Cet homme était le maréchal de Matignon, et une pareille tâche ne pouvait être accomplie que par un pareil homme.

Le capitaine Laroque ne devait pas ignorer les efforts héroïques tentés, dans ce but patriotique, par le chef de la maison de Guyon : l'hôtel de Pellevé, à Caen, était le séjour du lieutenant de roi de Basse Normandie, — le seigneur de Canisy; — c'était à l'hôtel de Pellevé, où le capitaine Laroque se rendait fréquemment, où il venait de passer une nuit, que toutes les négociations tendant à la pacification de la province, avaient été traitées et se traitaient d'ordinaire.

Deux points restent maintenant à éclaircir. Le capitaine avait-il pour mademoiselle de Longueville un de ces attachements profonds, sérieux et réfléchis, qui peuvent mener jusqu'au mariage un homme donné de toute la maturité de l'expérience, un homme veuf, et ayant par conséquent l'âge de ce *bon chevalier*?

Si nous avons égard, d'un côté, aux attrait vainqueurs de Léonor, à sa naissance, à sa fortune, de l'autre au cœur extrêmement inflammable du capitaine, nous répondrons affirmativement.

Quelles étaient, d'autre part, les dispositions de la jeune princesse? — Nous pouvons lui donner ce titre, puisqu'elle était, par sa mère, de la maison de Bourbon, puisque son père était souverain des principautés de Nonchêfit et Valengin en Suisse. — L'incertitude du *carrefour des Étroits*, et son sursaut s'étaient nés héros de roman, avait effacé de son cœur Charles de Matignon, à travers longtemps son fiancé?

Ceci est plus difficile à décider. Qui peut dire les mouvements de l'âme d'une jeune fille, les mouvements qu'elle ignore souvent elle-même; saisir ce demi-voile, essentiellement variables, qui changent avant qu'elle ait eu le temps d'en avoir la perception? L'image placée au fond de cette âme sans cesse obscurcie par une foule d'autres images égarantes. Il lui faut un amour bien vif — et par conséquent bien rare — pour que cette image étincelle et, au lieu de se perdre dans la brume, chasse tout ce qui lui faisait ombre.

Or, quoique les jeunes filles alors n'eussent pas épuisé leur cœur à des lectures qui ne laissent plus intact le plus petit coin du sanctuaire intellectuel, mademoiselle de Longueville ne pouvait guère aimer bien fort. Son cœur, semblable au fruit vert qui pend à l'orange dans la jeune saison, n'était pas encore mûr pour l'amour.

Ces dévotions, toutefois, nous les donnons sous bénéfice d'inventaire, persuadé qu'en cette matière le plus savant ne sait rien.

Historien pur et simple, nous devons dire cependant que mademoiselle de Longueville, retirée dans ses appartements

avec sa favorite, mademoiselle Gertrude de Louvignies, ramena la conversation sur son libéralisme, dont elle exagéra, non le courage, — cela était impossible, — mais les avantages physiques.

Or, mademoiselle Gertrude, qui distinguait, nous l'avons dit, un jeune homme grand, gauche et blond, page de la suite de M. de Longueville, se récria.

« Le capitaine, dit-elle, était presque un barbon et portait un pourpoint dont un fermier assés de son pays, — la Flandre, — n'eût pas voulu.

— Pour plaire, répondit ironiquement Léonor, je vois qu'il faut avoir des couleurs, des cheveux d'un blond doré, un pourpoint bleu de ciel, avec des rubans roses; en un mot ressembler à ce Narcisse flamand, M. Gaspard de Dendermonde.

Gertrude, surprise de cette réponse, qui s'attaquait à l'objet de ses affections, reprocha à sa jeune maîtresse de sacrifier ses anciens et meilleurs amis à un inconnu, et se mit à pleurer. Léonor ne l'apaisa qu'en lui demandant pardon et en l'accablant de caresses.

Le sentiment qui animait mademoiselle de Longueville se composait sans doute également de reconnaissance et d'admiration. Quelle femme, à sa place, n'eût cru devoir un souvenir de vive gratitude à un sauveur tel que le capitaine Laroque?

Y avait-il là le germe d'une affection?

On peut dire que, même dans ce cas, le défi jeté par Charles de Matignon à son rival présuqué était une démarche inopportune. Elle ne s'explique que par la fatalité qui pousse les amoureux à aller trop vite et trop loin, à se heurter à de vains obstacles que de la patience et un coup d'œil calme leur feraient facilement tourner.

Mais que disons-nous là? Il y aura des fous et des imbéciles tant qu'il y aura des amours!

M. Charles de Matignon s'était donc rendu à l'heure dite, après avoir écrit la lettre que nous venons de lire, au *carrefour des Étroits*. Il était seul; — deux épées de même longueur étaient posées sur l'herbe dans un sac de velours, — et il se promenait à bras croisés, avec agitation et dans une attitude très-curieuse.

M. de Matignon était un gentilhomme de bon coup d'esprit, mais il était encore extrêmement jeune.

Le capitaine Laroque était en route. Marchant inconsciemment à travers la forêt, et voulant d'un pied léger l'épaissais de mousse et de gazou qui bordait les cotés du chemin, il paraissait se livrer aux pensées tristes qu'inspire le commencement d'un beau jour. Les arbres de haute futaie toisaient leurs grosses branches sur le ciel d'un azur pâle, floconné de nuages blancs. De temps à autre, le rempart de verdure se reculait, faisant place à une clairière, et le chant du coq, les rumeurs de la basse-cour, annonçaient le voisinage d'une ferme invisible.

Des vache étaient à demi cachées dans les herbes longues et nourricières; un taureau aiguisait ses cornes à l'écorce rugueuse des chênes, dont le feuillage, agité par la brise matinale, rendait un majestueux murmure. Une petite fille aux pieds nus, coiffée du classique bonnet de coton normand, se sauvait à toutes jambes à l'approche du voyageur, et revenait un peu plus loin, placer sa petite tête blonde et curieuse entre les branches d'un buisson.

A mesure que le capitaine avançait, la forêt prenait un caractère plus sombre et plus grassouille. Le capitaine voyait s'élevé au loin l'interminable et double rideau d'un feuillage épais et levé, qui ne laissait pénétrer qu'un jour mystérieux dans le chemin tout tapissé de mousse d'un vert d'émeraude.

Les troncs, parfaitement droits, et régulièrement distancés, faisaient penser à cette comparaison souvent établie entre un intérieur de forêt et une église gothique, en montrant combien elle est insuffisante. Dans les églises, c'est un ciel de pierre, froid et immobile; dans la forêt c'est le vrai ciel, avec un nuage qui lui, avec un oiseau qui passe; ce sont des arceaux mobiles, des colonnes flexibles, qui s'inclinent sous la brise, avec des murmures de prière et d'amour; ce sont des ombres que le feuillage blanche, découpe mobiles sur le sol; c'est la mousse sous les pieds, la mousse moelleuse, au lieu de la dalle chagrine et glacie.

Dans l'église, l'amour s'élançait vers un but unique; dans les grands bois pleins d'ombre, il nous inonde le cœur. Il aime à se répandre et à s'épancher dans un hymne muet, — lorsque vous marchez, souriant et pensif, sous les voûtes ombreuses, le bras enlacé à celui d'une femme aimée, — comme jadis Henri II et Diane de Poitiers, restés amants si tendres et si fidèles pendant près de quarante ans, parce que le souvenir de leurs premières entrevues s'encraîtrait dans les beaux ombrages de Dreux et de Maulévrier.

Le capitaine Laroque subit sans doute la tendre influence de ces ombres; car il tira de son pourpoint le grand brodé de canette et levé, qui se considéra d'un air attendri. Mais il ne le porta point à ses lèvres; il n'en aspira point, comme la veille, les senteurs parfumées. Le cours de ses pensées était égaré.

« Matignon dit-il, ce nom est devenu le synonyme de dévouement à la patrie, Matignon! c'est depuis trente ans l'homme le plus utile du royaume. L'Etat doit à ses efforts la conservation de la Normandie, et nous irions le récompenser en détruisant l'avenir de son fils, le rêve le plus cher d'un père!... Cela ne sera pas. Je renoncerais à Léonor, et tout le monde ignorera ce sacrifice et ce qu'il me coûte! »

Deux larmes s'échappèrent des yeux du capitaine et donnèrent une expression touchante à sa physionomie d'ordinaire dure et ouverte. Il les essuya avec le joli gant brodé de canette. — Il voulait cacher ces deux larmes, tribut d'amour et de regret, à ce gant qu'il allait rendre à Léonor. — Puis il le replaça, non plus dans son pourpoint, mais à son bandrier.

Il avait à peine eu le temps de se rendre maître de son émotion, lorsque des pas précipités se firent entendre der-

rière lui. Un homme essouffé, hors d'haleine, se jeta sur son passage, lui embrassa les genoux et lui cria d'une voix étouffée :

« N'allez pas plus loin !!

— Encore toi! dit, en reconnaissant Laverdure, le capitaine impatient.

« N'allez pas plus loin, pour l'amour du ciel! » répéta le grison en se relevant à terre devant l'homme au pourpoint gris, dit il serrait les jambes avec détresse.

« Laissez-moi passer, » répondit celui-ci au grison, qui serra encore plus fort.

Le capitaine avait peu de patience. Il dégaina et distribua, d'un bras vigoureux, au pauvre diable une volée de coups de plat d'épée.

« Ah! misérable, criait-il, — impatient sans doute d'avoir été interrompu au milieu de ses réflexions auto-enseuses, — tiens!... tiens! il n'en faut pas le quart de cela pour être arle chevalier! »

Après avoir poussé des cris lamentables, Laverdure lâcha prise et resta étendu sans mouvement.

Vous l'eussiez cru mort ou à peu près. Cependant il se releva à demi, regarda le capitaine qui s'élevait sans tenir compte de son avertissement, se frotta les épaules et, prenant sa course sur un chemin de traverse, gagna le *carrefour des Étroits*.

Il y trouva M. de Matignon qui se promenait d'un air plus sombre que jamais.

« Manseigneur, s'écria-t-il en tombant à ses pieds, ne tirez pas l'épée contre lui!

— Tu l'as donc vu? et il vient de lui-même s'offrir à ma vengeance! dit M. de Matignon avec un sourire amer. Nous allons voir lequel de nous deux doit posséder Léonor! Tu es un brave, Laverdure. Voici les cinquante pistoles que je t'ai promises... Mais comment! Tu es-tu pris pour l'amenor toi? Ce question embarrassa le grison. Il présentait un danger en avançant la vérité; cependant ce présentement était très-vague, il crut pouvoir l'en pas tenir compte.

« Cela n'a pas été difficile, dit-il en montrant les cinquante pistoles qui lui faisaient oublier ses premières préoccupations de pacificateur; je n'ai eu qu'à prononcer certain nom... »

— Et quel nom? demanda vivement M. de Matignon en déguisant avec peine son anxiété.

— Le nom de madame Léonor... répondit Laverdure, qui commença à remarquer l'agitation de M. de Matignon.

— Et tu lui as dit?... mais parle donc! s'écria-t-il en saisissant Laverdure au collet.

— Dame! je lui ai dit... babutia Laverdure qu'elle... l'attendait ici.

« Ah! misérable! s'exclama le jeune seigneur, tu l'es permis de souiller ce nom en le plaçant dans la bouche!... de compromettre sa réputation en lui attribuant laussemment un rendez-vous!... »

Et levant sa canne, il la fit rebattre plusieurs fois sur les épaules du grison en criant : « Tiens!... tiens!... cela manquait à ton salaire! »

Laverdure, en criant miséricorde, se laissa tomber au milieu de la route.

M. de Matignon le repoussa du pied avec colère et reprit sa promenade agitée.

« Infâme coquin! disait-il entre ses dents, j'ai envie de le tuer tout à fait pour avoir osé porter atteinte à son honneur! »

Nous ne savons si Laverdure entendit cette menace; toutefois est-il qu'il resta longtemps sans mouvement, comme un homme qui a cessé de vivre.

Ces deux corrections successives étaient, dans le fait, extrêmement dures à supporter. Mais, comme les omelettes du diable étaient supposées à des semblables accidents, assez pour y être accoutumés, et comme l'habileté est une seconde nature, il supporta cette double rime. Il n'était pas encore mort; car au bout de quelques mots nts, après avoir regardé du coin de l'œil et en silence le jeune Charles Guyon qui continuait sa promenade agitée, il éleva une voix lamentable :

« Monseigneur, dit-il avec un accent entrecoupé, écoutez la voix d'un mourant. Ce que je vous dis n'est point pour vos pistoles. Je vous prie de les reprendre pour payer ce que je dois à l'auberge du *Grand Monarque* à Thorigny; vous donnerez le reste à Gillemme, qui est dans les cuisines de M. le duc, pour qu'elle fasse dire des messes pour le repos de mon âme; mais, croyez-moi, ne tirez pas l'épée contre l'homme qui va venir! »

Cette instance parut étrange au jeune Matignon; ils'arrêta pour constater.

« Croyez-moi, monseigneur, continua Laverdure, il y va de plus que de votre vie.

— Au moins, explique-toi, demanda M. de Matignon, quel est donc cet étranger?

— Oh!... il te le grison, en joignant les mains.

— Est-ce qu'il n'est pas gentilhomme?

— Ah! il est bien autre chose; et si vous tirez l'épée contre lui, ce serait pour vous... le *deshonneur*!!

« Quoi! dit M. de Matignon en rechantant; mais pour que nous ne puissions nous mesurer ensemble, qui penil-il être? à quelle condition vile appartient-il? C'est donc le bourreau? »

— Ah! ciel! le voilà!! s'écria le grison, qui, soit image de la potence que le dernier mot du jeune seigneur pouvait avoir évoquée, soit un de ces miracles assez rares par lesquels la vie est subitement rendue aux mourants, se retrouva sur ses pieds et s'enfuit à toutes jambes.

Il revint cependant en tapinois, et assista à la scène que nous allons décrire, caché derrière un tronç d'arbre.

Le capitaine débouchait du grand chemin, entrant dans le rond-point nommé *carrefour des Étroits*, et se trouvait en face de Charles de Matignon.

E. du MOLAY BACON.

La suite à un prochain numéro.

Chronique musicale.

En assistant, un soir de la semaine dernière, à la première représentation d'une petite pièce en un acte qu'on donnait à l'Opéra-Comique, sous ce titre : *le Malheur d'être jeune*, nous nous demandâmes dans quel but on joue encore aujourd'hui nos petites pièces en un acte au théâtre de la rue Favart. Si c'est à la seule fin d'amuser le public, la première condition à remplir est que la pièce soit conçue d'une façon divertissante, cela va sans dire. Si, laissant de côté ce point capital de tout spectacle comique, on ne cherche dans ces petits ouvrages que des occasions d'essayer les forces de jeunes compositeurs, il faut tout au moins que le musicien y trouve les situations indispensables pour y faire valoir son esprit et son talent, que sa jeunesse porte plutôt vers une exubérance prodigieuse qu'elle n'est capable de le contenir dans la juste et froide économie que nous exige l'ordonnance exigée de certains sujets. Ne voyant aucune de ces deux réponses à notre question, confirmée par les résultats, puisqu'il est fort rare que les pièces en un acte, qu'on donne inopinément à l'Opéra-Comique, soient ou franchement plaisantes ou convenablement musicales; nous avons fin par penser qu'il se pourrait bien que ces pièces n'eussent aucun but propre, si ce n'est qu'il faut bien quelque chose, n'importe quoi, le premier rien venu, pour commencer une soirée. Et ce troisième point, répondant assez bien à la demande que nous nous étions adressée à nous-mêmes, nous a rappelé certaine anecdote que Goldoni raconte dans ses mémoires. Chargé d'écrire, à Venise, un drame musical pour la foire de l'Ascension, Goldoni, avant d'exposer son ouvrage au public, voulut le faire voir à un juge compétent, et s'éclairer de ses conseils expérimentés. Il s'adressa, à cet effet, au célèbre poète Apostolo Zeno. Celui-ci le reçut très-honnièrement, et, après avoir écouté la lecture du drame, sans prononcer un seul mot, lorsque Goldoni lui demanda son avis : « C'est bon, lui dit Zeno, c'est bon pour la foire de l'Ascension. » C'est aussi ce qu'on pourrait dire de tous ces minces ouvrages qui passent fréquemment au théâtre royal de l'Opéra-Comique. Probablement même leurs auteurs se le disent d'avance : « C'est bon, ce sera assez bon pour commencer un spectacle et servir l'expression lectrice, » dit-il, et se contente de s'écarter de la scène sans s'être sérieusement fait.

Huit morceaux de musique, sans compter l'ouverture, terminant un acte, nous ont permis de constater la science du contrepoint; ils sont écrits facilement, avec clarté, avec une bonne entente de la scène. Mais, à l'exemple de l'auteur de la pièce, l'auteur de la musique semble s'être dit en écrivant ses idées mélodiques : « Ce sera assez bon pour être chanté avant que le beau monde, qui dine tard, soit arrivé pour la «*me*» pièce. » Tous deux évidemment peuvent faire mieux. Ils font peut-être sagement de conserver pour un temps plus frais leurs bonnes inspirations. M. Bazin a donc été en quelque sorte généreux, et même prodigue, en écrivant pour *le Malheur d'être jeune* deux ou trois jolis romances, particulièrement celle d'Isoler, et un charmant duo d'amour entre le page et Angèle, dont le dernier mouvement surtout est très-bien réussi. Mais il ne faut pas que M. Bazin dépense ainsi son fonds dorénavant d'une manière qui ne prouve en faveur de son talent rien qu'il n'ait déjà prouvé. C'est sur des sujets plus importants qu'il doit exercer son imagination, en se souvenant que lorsque le public suit qu'un auteur peut faire bien, il veut qu'il fasse mieux.

Il y aurait bien aussi quelque chose à dire sur la manière dont la pièce a été jouée. A l'exception de M. Sainte-Foy, fort bon comique, les trois autres acteurs et actrices sont des novices pleins de bonne volonté, sûrs, et d'avent peut-être, mais à qui, pour le moment, il n'est pas très-prudent de confier avec trop de confiance le sort d'un ouvrage nouveau. Ce n'est pas avec deux conscrits seuls qu'on a tout d'abord une bonne armée; et nous craignons que M. Bassin, par trop de confiance en ses jeunes recrues, ne les compromette avec ses ouvrages, au lieu d'en tirer, en habile et prudent administrateur, tout le parti qu'il pourrait. Depuis la dernière séance de la Société des Concerts du Conservatoire, la salle des Menus-Plaisirs a été rétablie en salle de spectacle, et revenue aux exercices d'élevés que M. Auber institua à son avènement à la direction de l'École royale de musique. Nous avons assisté dernièrement à une de ces intéressantes réunions, où des élèves de diverses classes de chant et de déclamation lyrique ont joué en entier *Cendrillon*, ce charmant opéra-comique d'Etienne et Nicolo. Comme tout le monde, nous avons applaudi d'abord à l'excellente idée du savant directeur, et puis aux soins qu'on apporte à la mise en pratique de cette idée. C'est en effet un puissant moyen d'émulation pour ces talents naissants, que ces représentations complètes des meilleurs ouvrages de tous les répertoires; et s'il en est parmi eux de destinés à briller sur de plus grandes scènes, il ne paraît pas qu'ils puissent trouver une occasion plus favorable de se révéler. L'exécution de *Cendrillon* a été plus remarquable par l'ensemble que par les détails, et les élèves d'opéra-comique se sont généralement montrés plus riches d'espérances que les jeunes chanteurs. Ce n'est pas la première fois qu'on a eu lieu de faire cette observation. Madeleine Bourdet, chargée du rôle de Cendrillon, est jolie, a de la grâce et de la sensibilité naturelles; elle manque seulement un peu de force dans la voix. Celle de mademoiselle Rouaux, qui remplit le rôle de Clorinde, n'a pas non plus beaucoup de timbre, mais elle a de l'étendue et de la facilité. La plus belle voix des trois est, sans contredit, celle de mademoiselle Petit-Brière, qui jouait Tisbé; vibrante, flexible, étendue, lorsqu'elle sera tout à fait bien travaillée, elle nous semble appelée à de grands succès. M. Barbot, chargé du rôle de Ramire, a beaucoup à faire

pour lutter contre un extérieur peu favorable; il a besoin d'étudier avec opiniâtreté l'art difficile de la bonne comédie; sa voix, de teneur demi-caractère, est d'ailleurs très-jolie. Celle de M. Genbrel, basse chantante, qui remplit le rôle d'Alidor, a un assez bon timbre, mais elle n'est pas encore suffisamment bien posée. MM. Legrand, dans le rôle de Dandin, et Nathan, dans celui du baron de Montefiascone, ont eu, à part un peu d'exagération, des intentions comiques de bon aloi. En résumé, la séance a été très-satisfaisante, si l'on ne considère que le côté des espérances dans l'avenir. Ajoutons que MM. Barbot, Généril et Nallian sont, pour le chant, élèves de M. Garcia; M. Legrand, de M. Banderelli; et mesdemoiselles Petit-Brière, Bourdet et Rouaux, de madame Damoreau. Tous, pour la déclamation lyrique, sont de la classe de M. Moreau-Sainti.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien ne pas trop crier au scandale si, sans autre détail, nous passons brusquement du théâtre à l'église. C'est dimanche dernier la fête de la Pentecôte, jour solennel, où la musique retentit chaque année en accords majestueux dans tous les temples chrétiens. Dans la belle église Saint-Eustache, on a exécuté cette fois la troisième messe solennelle à grand orchestre de M. Nicou-Choron. C'est une œuvre consciencieusement écrite, qui fait honneur au talent musical du compositeur, dont le nom vient d'être cinq fois proclamé au concours qui a dernièrement eu lieu pour les morceaux de chant populaire, sur la proposition du ministre de l'Instruction publique. La troisième messe de M. Nicou-Choron contient des parties excellentes, entre autres le commencement du *Credo*, chanté par les voix seules. Nous lui reprocherons seulement quelques longueurs, comme dans le *Kyrie*, et en certains passages, une instrumentation un peu chargée. La mélodie est généralement facile et bien conduite; mais quelquefois elle affecte une forme plus gracieuse que sévère; ce qui nous a fait supposer que tout, dans cette œuvre, n'a pas été d'abord conçu pour être exécuté dans un local aussi vaste et imposant que la voûte de Saint-Eustache. Quoi qu'il en soit de ces réflexions d'une critique simplement relative, on n'en doit pas moins des éloges et des encouragements aux artistes courageux et désintéressés, qui consacrent une bonne partie de leur temps et de leur talent à un genre de travail dont le bénéfice le plus net, tous frais d'exécution payés, est la seule satisfaction de leur propre conscience. L'exécution, dirigée par M. Dietsch, a été parfaite, et l'on nous a dit qu'il y avait eu une répétition.

Puisque nous parlons de musique d'église, nous profiterons de cette occasion pour dire à nos lecteurs que nous avons eu sous les yeux, ces jours derniers, la grande partition gravée du *Requiem* héroïque composé par M. Zimmermann, et exécuté l'année passée à Saint-Eustache. Nous regrettons qu'il n'entre pas dans les attributs de notre *Chronique* de donner une analyse raisonnée et développée des œuvres, et que nous devions nous borner purement à enregistrer des faits. Mais du moins nous pouvons en passant recommander à toutes les personnes qui sont en état de jouir du plaisir intellectuel que procure la lecture d'une grande partition profondément pensée et savamment écrite, de ne pas manquer de lire celle-ci, et le sentiment religieux s'allie avec talent au coloris dramatique, et la sage disposition des voix aux riches combinaisons de toutes les ressources de l'instrumentation moderne.

Les paroisses ne sont pas toutes en état de se donner le luxe un peu fastueux de ces grands effets qui réclament le concours de masses nombreuses, et dont l'exemple historique et orthodoxe remonte au saint roi David, qui eut plus de quatre mille musiciens à sa chapelle. Les proportions des édifices et la situation des budgets ne sont pas les mêmes dans toutes les fabriques. Celles qui fêtent leurs saints d'une manière plus modeste nous sauront peut-être gré de leur signaler la cinquième messe solennelle de M. Dietsch, composée pour trois voix d'hommes et un petit orchestre. Elle est d'une exécution facile; ce qui n'est nullement en sa faveur, l'élevation de la pensée, ni rien de ce qui doit essentiellement contribuer à la célébration d'une fête solennelle. Elle peut également être chantée avec accompagnement d'orgue seul, par deux voix de *soprano* et une de *contr'alto*.

GEORGES BOUSQUET.

Revue Agricole.

Commençons par une question qui intéresse les éleveurs de gros bétail. Un vétérinaire distingué, M. Spmette, vient de publier, dans le journal vétérinaire de Belgique, un mémoire fort intéressant sur la pleuro-pneumonie épizootique, ce fléau qui occasionne chaque année des pertes immenses. C'est en 1822 qu'il a été observé pour la première fois dans la Flandre occidentale; et en 1827, dans le Brabant; en Hollande en 1855, et enfin en 1842 en Angleterre. En Allemagne le docteur Ellerichsen dit l'avoir connu depuis vingt-cinq ans. D'autres membres du congrès d'agronomes allemands (séances du 21 au 28 septembre 1845) ont signalé son existence dans les environs de Berlin, Munich, Bonn, dans le domaine de Sena, appartenant au roi de Wurtemberg, en 1838 et 1850. Les *Annales vétérinaires* nous y révoquent encore dans les étables des nourrisseurs de Londres, de Paris, et généralement dans toutes les villes, chez le plus grand nombre de distillateurs qui entretiennent du gros bétail pour lui faire consommer leurs résidus.

Sur quels animaux la pleuro-pneumonie sévit-elle généralement? Sur les animaux nourris à l'étable. Leur ration se compose de foin, de paille, de racineusement cuites, dérivés des distilleries, ou de brasseries, ou de féculeries, débris, de seigle et de petits grains cuites. Leur boisson la plus ordinaire est chaude en hiver et toujours chargée de différentes substances nutritives et stimulantes, telles que : les résidus mentionnés, des farines, des pommes de terre cuites, des

tourteaux de lin et de colza, etc. Chez les distillateurs le résidu se donne à satiété avec un peu de foin et de paille. Dans certaines localités on laisse le bétail s'abreuver d'une eau imprégnée de jus de fumier. Les bêtes soumises à ce régime sont en outre logées les plus souvent dans des étables trop chaudes, mal aérées et trop petites. « Dans des conditions telles, dit M. Spmette, le poumon, qui par son peu de développement, s'étroitesse des vaisseaux et le peu de mouvement des côtes, ne peut acquiescer un haut degré d'activité, irrité d'ailleurs par un mauvais chyle, affaibli par le défaut d'air pur et condensé, remplit incomplètement ses fonctions. Le sang, traversant le poumon avec une lenteur et un éprouve facilement des stases, d'où résulte l'œsudat d'un lymphé plastique. Le commencement de ce phénomène morbide a souvent lieu à l'insu des personnes qui soignent les bestiaux; ce n'est que lorsque l'œsudat détermine la pleurésie, ou qu'elle a envahi une partie du lobe et enflammé l'autre, que l'animal tombe malade. »

Partie des éléments azotés, introduits en surabondance dans le sang, ne peut être éliminée ni assimilée, et se dépose dans le tissu du poumon, pendant le cours enrayé du sang à travers cet organe. « Après M. Spu elle les bêtes bovines qu'on élève, et celles qu'on nourrit pour en obtenir des veaux et du lait, ne reçoivent jamais d'autre boisson que de l'eau pure, douce et à une température d'au moins 10 degrés Réaumur. On s'a gardera de leur donner des aliments riches en azote, tels que : fèves, pois, vesces, graines de céréales, résidus de distilleries, d'huileries, etc., les fous de sainfoin, de luzerne, de trèfle blanc et jaune, etc.; ou, si on leur en donne, ce sera toujours avec beaucoup de précautions et jamais à grandes doses. Ces aliments seront réservés pour l'engraissement.

Toutes les substances qu'on étaye habituellement dans la bourse servent à préparer des mélanges avec de la coque paille (balles), de la paille ou du foin lavé, des racines, des tourteaux de lin, ou mieux de colza, et environ 60 à 70 grammes de sel par jour et par tête de bétail. Ces mélanges, légèrement huilés et en suite fermentés, constituent une nourriture appétissante et salubre pour le bétail. Il est indispensable, si on fait fermenter, de renouer de manière à rafraîchir et à arrêter la fermentation avant de donner aux animaux.

Les bêtes nourries constamment à l'étable seront sorties deux fois chaque jour, et, en été, on avisera à leur donner à manger hors de l'étable et l'ombre.

— L'agriculture anglaise offre, en ce moment, un curieux spectacle. Tous les esprits sont imbus des doctrines de l'audacieux chimiste allemand Liebig, et c'est à qui réussira le mieux à les appliquer. Chez ce peuple, essentiellement novateur dans tout ce qui touche aux intérêts matériels, chacun a été séduit par le côté économique de la question de substituer des engrais artificiels au fumier. Personne ne songe à demander au gouvernement de faire les frais d'une lettre expérimentale pour mettre à l'essai des théories dans lesquelles on entrevoit des chances possibles d'amélioration; il n'est pas de cultivateur exploitant une centaine d'hectares qui ne veuille payer de sa personne, et d'une partie de ses capitaux et de son sol, pour une œuvre qui peut avoir sur les fortunes privées et sur la prospérité nationale d'incalculables résultats. Chacun a soigneusement réservé un champ qui lui sert de creuset, et où il élabora chaque saison quelque combinaison nouvelle.

De l'autre côté du détroit, la grande loi du nouveau système d'engrais pas se résumer ainsi :

« Nourrissez pas le sol avec du fumier d'étable, ni avec un fumier quelconque qui contient des matières organiques (végétales ou animales) parmi ses principes inorganiques (minéraux). Cet engrais minéral, le cultivateur doit se procurer, soit en incinérant toutes les substances végétales qu'il a récoltées et qu'il ne peut vendre à bénéfice ou consommer utilement sur son exploitation, spécialement en brûlant ses pailles; soit encore en s'adressant à un chimiste pour obtenir, d'après l'analyse tant eu sol à amender que de la plante qu'il se propose de cultiver, un engrais artificiel (engrais minéral, engrais de cendres) combiné de manière à fournir la nourriture minérale dont la plante aura besoin et qui pourrait manquer dans le sol.

Le théorème chimique sur lequel s'appuie cette loi est que les aliments des êtres organisés, spécialement le carbone, n'existent pas seulement dans le sol, mais également dans l'air et que les végétaux peuvent le tirer de cette source inépuisable en aussi grande quantité que leurs besoins l'exigent. L'atmosphère, à-t-on calculé, contient 2,800 billions de livres de carbone. D'autre part les aliments minéraux ne peuvent être lourds que par le sol. Donc un particulier, désireux principalement de la quantité d'arrivés, n'importe quel exemple contenu. A l'appui de cette opinion, Liebig cite notamment des plantes aquatiques, et aussi l'exemple des prairies et des forêts, qui donnent constamment des récoltes sans qu'il soit besoin d'engrais.

Voilà les avantages qui résulteraient du nouveau système d'engrais. 1° Épargne pour les cultivateurs de presque tous les frais de transport de fumier sur les champs, le poids d'un engrais minéral pouvant s'évaluer à environ deux et demi pour cent de celui du fumier d'étable. 2° Sur un champ engraisé de la sorte la végétation ne peut souffrir matériellement du manque de pluie. 3° La paille reste pour la vente, et l'on peut se dispenser de la plus grande partie du capital vivant, dont l'entretien donne rarement un produit net. 4° On n'a plus à s'occuper du mode le plus avantageux d'assolement, le même champ pouvant donner la même récolte sans interruption.

Ce brillant résultat sera-t-il jamais atteint? Il ne le serait que pour une faible partie, que sa recherche vaut la peine d'être tentée. Suivons donc avec intérêt les travaux des cultivateurs anglais qui ont en main les capitaux nécessaires

pour les expérimentations, et tenons-nous prêts à entrer dans cette voie, mais seulement après qu'ils l'auront largement ouverte et soûlèvement aplanie. Dans l'agriculture, il y a moins d'inconvénient que dans l'industrie et le commerce à n'arriver que les derniers. En attendant, continuons à nous fixer à l'emploi des fumiers, que nous ne savons pas même encore obtenir en abondance et à un minimum prix de revient. Les bons effets du fumier sont la place qu'à d'autres faits qui seraient aussi le résultat de l'expérience. Quand il sera bien constaté que le même sol, traité précédemment avec le fumier d'étable, peut donner, pendant une longue suite d'années, des résultats égaux avec le système d'engrais minéral, on aura là un fait de nature à déterminer les convictions.

Dans l'intérêt de quelques cultivateurs français qui suivent à distance et prudemment le mouvement révolutionnaire de l'agriculture anglaise, et commentent à faire usage des engrais artificiels, nous signalerons quelques-unes des fraudes qui se pratiquent sur les plus usités de ces produits.

Ainsi, par exemple, la substance qui se vend dans le commerce sous le nom de surphosphate de chaux doit contenir régulièrement 53 à 40 parties de bi-phosphate de chaux, 20 à 25 de sulfate de chaux, 20 parties de matières animales, et 20 parties d'eau. Elle est d'un prix assez coûteux. On la sophistique en donnant 64 parties de sulfate de chaux (qui coûte environ 1 franc 30 centimes la tonne), et en ne donnant que 14 parties de surphosphate de chaux.

Le chimiste anglais conseille aux cultivateurs de fabriquer eux-mêmes ce produit, ce qui n'exige que de l'acide sulfurique et des os. S'ils n'ont pas de vaisseau favorable pour opérer la dissolution des os, il leur indique un procédé encore plus facile. « Prenez 8 hectolitres d'os broyés, mélangez-les avec 46 hectolitres de cette terre qu'on qualifie cendres tourbeuses ou pyriteses d'un brun de brique, et formez un tas. En quelques jours, il commence à chauffer vivement, et cela dure environ dix jours. Vous ouvrez alors, et c'est à peine si vous pouvez découvrir un fragment d'os. Le tout est réduit en une helle poudre de couleur grisâtre avec des tons rouges. Le peu de débris d'os qui existe encore est exactement dans le même état que s'il avait subi l'action de l'acide sulfurique. Cette substance, employée sur une récolte de turneps, comme s'emploie le surphosphate du commerce, donne exactement le même résultat. » Celà se conçoit: le surphosphate de chaux se prépare en traitant les os par l'acide sulfurique, lequel enlève à l'acide phosphorique une certaine quantité de chaux. Dans la combinaison qui reste de chaux et d'acide phosphorique, celui-ci est dès lors en excès, et l'on a un nouveau sel que les chimistes qualifient surphosphate de chaux. Cependant, la portion de chaux qui s'est combinée avec l'acide sulfurique a formé un sulfate de chaux, ce qui explique la présence ordinaire d'une certaine quantité de ce dernier sel dans le surphosphate du commerce.

Le sel de Glauber (sulfate de soude), à cause de son bon marché, est employé souvent pour sophistiquer d'autres substances, par exemple le sulfate d'ammonique, le carbonate d'ammonique, le sel ammonique, le nitrate de soude et le nitrate de potasse, qui se vendent trois, quatre et jusqu'à neuf fois plus cher que lui. Un de mes amis a analysé une substance vendue pour du sulfate d'ammonique, qui contenait jusqu'à un quart de sel de Glauber.

Le guano vendu pour guano du Pérou est souvent mélangé de guano africain, qui lui est inférieur. Une sophistication plus coupable consiste à l'altérer avec certaines substances terrenees. On cite tel guano de contrebande qui à l'analyse a donné moitié de chaux et seulement deux pour cent d'acide phosphorique, la seule substance véritablement efficace dans ce genre d'engrais; et ce fallacieux produit avait tous les caractères extérieurs, couleur et odeur, d'un guano véritable. Le guano africain, celui d'Ichaboe, se sophistique très-bien avec les résidus de peaussiers. Dans la poudre d'os, on introduit des coquilles d'huîtres pilées, et les résidus des savonneries. Des sulfates de chaux, résidus de quelques fabriques, contiennent tant d'eau qu'ils n'ont plus comme engrais qu'une efficacité très-douteuse.

Il n'est pas jusqu'à la soie, substance de si peu de valeur, sur laquelle ne s'exerce la fraude. Le dernier bonnet de Londres vous dira que les cendres de foyer tamisées très-fines (on ne brûle que de la houille) sont l'objet d'une demande considérable. L'acheteur qui croit avoir acquis un engrais énergétique, abondant en ammonique et en gypse, se trouve n'avoir en réalité qu'un mélange de soie et de cendres dont le constituant principal est une poudre quartzée.

Les expériences sur les engrais artificiels auront tout au moins pour résultat d'inspirer au cultivateur un vif désir de s'instruire et d'aborder l'étude élémentaire des sciences dont il s'était jusque-là tenu éloigné. Nous arriverons par là à la culture éclairée, comme nous sommes déjà arrivés à une industrie manufacturière savante. Pour diriger les grandes usines d'aujourd'hui, il ne faut rien moins qu'un élève de l'école des mines ou un ingénieur civil.

— Les deux charrues le plus généralement adoptées pour labourer les terrains en pente dans le sens perpendiculaire à la pente et en versant toujours du même côté, sont :

1° La charrue tourne-oreille perfectionnée de M. Allier et Delahaye de Gap. Elle n'a qu'un soc, un coutre, un ver-

rou de son inventeur, le chef de forge à l'institut agronomique de Grignon. Cette charrue, dont nous publions le dessin, du consentement de son auteur, qui vient de la construire tout récemment, est aussi une araire dos à dos; mais elle ne donne pas plus de tirage qu'une charrue simple, peut s'établir à un prix assez modique et se réparer facilement. Je l'ai vue marcher avec succès dans les terrains les plus difficiles.

Le corps de la charrue se compose de deux socs, qui sont fixés ainsi que leurs gorges, auxquelles se raccorde un versoir mobile à deux ailes, qui présente de lui-même, à la bande à renverser, son aile droite ou son aile gauche, selon le soc qui fonctionne pour le moment.

Au-dessus de ce corps de charrue pivote l'âge, de manière qu'arrivé au bout les chevaux n'ont qu'à effectuer la tournée comme pour une charrue ordinaire. La tête de l'âge qui était en avant du soc C vient se placer, sans le moindre effort, en avant du soc C', et le labourer n'a pas même à quitter un instant les mancherons pour se trouver en mesure de recommencer un nouveau sillon, où la bande se trouvera versée du même côté.

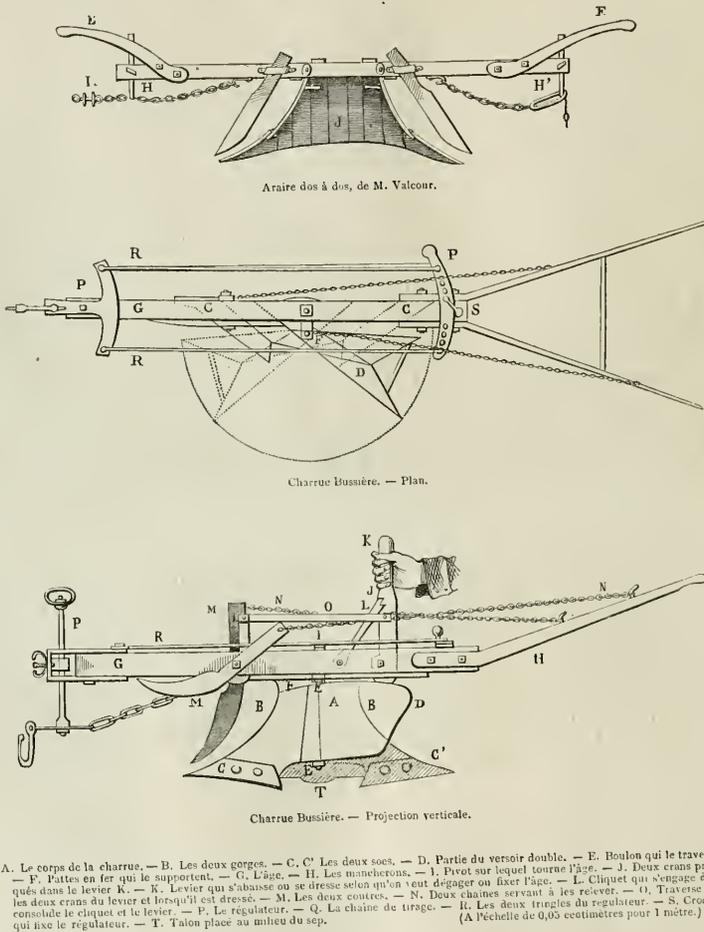
L'âge porte deux coutres; une chaînette, qui vient se rattacher à l'un des mancherons, permet au labourer de relever chaque coutre à son tour lorsqu'il cesse d'être appelé à fonctionner.

L'âge est rendu fixe sur le corps de charrue, au moyen de deux crochets articulés, dont l'un dépasse l'autre en longueur, et de deux morlaises pratiquées sur la partie supérieure et horizontale du corps de charrue. Le crochet le plus long sert de levier; il est entaillé de deux crans dans lesquels, lorsqu'on l'a dressé, vient s'adapter un cliquet incliné à contresens du tirage. Le labourer veut-il rendre à l'âge sa liberté, il lui suffit d'abaisser le levier, ce qui dégage le cliquet des deux crans. Le levier et l'autre crochet articulés (tous deux sont rendus solitaires par une traverse) se trouvent, par le fait de leur abaissement, sortis des morlaises, et l'âge est alors incliné pendant du corps de charrue; rien ne s'oppose à ce qu'il pivote avec la plus grande facilité.

Le dessin suffit pour faire comprendre comment cette charrue se règle au moyen d'une vis de pression pour la hauteur, et pour sa largeur au moyen de deux arcs de cercle mobiles et rendus solitaires par deux longues tringles.

M. Busière est un simple ouvrier, mais doué d'une sagacité rare et d'un esprit inventif qui suffirait à faire la fortune et la célébrité d'un chef d'une vaste usine. Elevé à une école d'arts et métiers, celle d'Avignon, je crois, il eut l'honneur, bien jeune encore, d'être choisi, par le savant ingénieur M. Séguin, pour exécuter le modèle du premier pont suspendu. Diverses circonstances lui firent abandonner la carrière si heureusement commencée, et le portèrent vers la construction d'instruments aratoires. Le moment favorable n'était point encore venu pour ce genre d'opérations. Après avoir mangé, dans une société malheureuse, un petit patrimoine à travailler infructueusement à son propre compte, il se résolut à se consacrer à l'habile mécanicien en lui réduit à travailler pour le compte d'autrui. Ses belles années se sont écoulées en Sardaigne, pays auquel il a rendu d'importants services dans son humble et obscure position. Aujourd'hui, il conduit la forge de Grignon. Tous les élèves de l'institut sont là pour attester qu'il est possible de rencontrer un homme plus modeste et moins égoïste. Ses idées sont au service de tout le monde, aussi bien du chef qui les réclame en vertu des appointements comptés, que de l'élève curieux de s'instruire et qui l'intéresse. N'avez peur qu'il songe à prendre un brevet d'invention; il appellera temps perdu le temps employé à battre monnaie avec ses idées. « La vie est trop courte, répète-t-il, pour se faire marchand; inventions, inventions. » Et l'impitoyable inventeur est reconnaissant envers la forge de Grignon; car si la forge de Grignon ne fait pas sa fortune, elle lui fournit mieux que cela; elle lui fournit des matériaux et lui fournit l'occasion de mettre ses idées au jour, de leur donner un corps, de satisfaire sa passion de créer. Je voudrais être millionnaire; je me traitais dix forges au service désintéressé du brave Busière, et par conséquent de l'humanité.

SAINY-GERMAIN LEDUC.



A. Le corps de la charrue. — B. Les deux gorges. — C, C'. Les deux socs. — D. Partie du versoir double. — E. Boulon qui le traverse. — F. Rattes en fer qui le supportent. — G. L'âge. — H. Les mancherons. — I. Pivot sur lequel tourne l'âge. — J. Deux crans pratiqués dans le levier K. — K. Levier qui s'abaisse ou se dresse selon qu'on veut dégrader ou fixer l'âge. — L. Cliquet qui s'engage dans les deux crans du levier et lorsqu'il est dressé. — M. Les deux coutres. — N. Deux chaînes servant à les relever. — O. Traverse qui console le cliquet et le levier. — P. Le régulateur. — Q. La chaîne de tirage. — R. Les deux triangles du régulateur. — S. Crochet qui fixe le régulateur. — T. Talon placé au milieu du sep. (A l'échelle de 0,05 centimètres pour 1 mètre.)

soir. Quand on est arrivé au bout du sillon, on change le bord de côté, ce qui entraîne une forte dépense de temps.

2° L'araire dos-à-dos de M. Valcour, laquelle araire a pris également naissance dans nos départements des Alpes, et a deux coutres, deux socs et deux versoirs fixes.

Ici l'araire est vue du côté de terre. On ne voit point les deux versoirs, mais seulement la planche qui remplit tout l'intervalle entre l'âge et le sep, comme dans les charrues anglaises. Si l'on ôte les mancherons E, on verra que cette araire est exactement l'avant de deux araires Dombasle (mais dont l'une jette la terre à droite et l'autre à gauche) qui sont mises dos à dos sur une même ligne. La seule vue du dessin montre qu'on ne retourne jamais cet instrument; il marche comme la navette d'un tisserand. Arrivé au bout du sillon, on arrête les chevaux, on tire la clavette, alors la volée I abandonne le régulateur II; on fait retourner les chevaux, et on fixe la volée I au second régulateur II.

Il y a encore perte de beaucoup de temps. L'instrument est pesant, le prix est élevé et les réparations difficiles; cependant les conditions d'un bon labour sont remplies.

A ces deux charrues nous préférons la charrue Bussière,

Types emblématiques des Théâtres de Paris, par Cham.



L'Opéra.



Les Bouffes.



Le Théâtre-Français.



L'Odéon.



Les Variétés.



Le Palais-Royal.



La Porte-Saint-Martin.



La Gaîté.



Le Gymnase.



L'Opéra rational.



L'Ambigu.



Cirque d'hiver.



Cirque d'été.



Les Funambules.



Théâtre Comte.



Séraphin.

Compte rendu de l'Académie des Sciences.

Sciences naturelles et Physique du globe.

Résumé d'un travail d'ensemble sur l'organisation, la classification et le développement des échinodermes dans la série des terrains, par M. Agassiz. — Ce mémoire est le résultat d'études commencées et continuées avec persévérance par l'auteur depuis onze ans. Il a eu l'avantage de pouvoir visiter toutes les grandes collections de l'Europe, et en particulier celle du Muséum de Paris. L'organisation de ces animaux, connus vulgairement sous le nom d'oursins, d'étoiles de mer, etc., est beaucoup plus compliquée qu'on ne le croyait autrefois, et leur enveloppe traduit très exactement les différents détails de l'organisation intérieure. Cette circonstance est heureuse pour la paléontologie, on étudie des espèces perdues que nous trouvons enloupées dans les couches du globe. Elle nous permet de distinguer les différentes espèces d'échinodermes, et par suite les terrains dans lesquels elles se trouvent.

Malgré la diversité de leurs formes extérieures, ces animaux présentent une analogie de structure très-remarquable. Aussi les étoiles de mer sont pour ainsi dire des oursins ouverts et aplatis, tandis que les oursins sont des étoiles de mer contractées et renflées en forme de sphère.

Dans la série géologique des terrains, les oursins sont postérieurs aux étoiles de mer, et confirment cette grande loi qui veut que les animaux les plus imparfaits se trouvent habituellement dans les terrains les plus anciens, tandis que ceux dont l'organisation est plus parfaite ne se montrent que dans les couches du globe les plus superficielles. On observe le même ordre dans les poissons. Cependant on trouve quelquefois des groupes d'êtres dans des terrains inférieurs qui semblent avoir eu un développement plus parfait que leurs représentants dans les faunes actuelles. Tels sont les échinodermes étoilés des terrains inférieurs. De même les fougères, les lycopodiées et les esquisclacées des terrains houillers sont à plusieurs égards des végétaux plus développés et plus parfaits que les fougères vivantes des contrées tropicales.

La distribution géographique des échinodermes vivants n'a pas encore été étudiée d'une manière suffisante. Cependant on peut déjà affirmer qu'ils occupent des espaces assez limités, et ne sont pas distribués indifféremment dans des mers éloignées les unes des autres. Cette circonstance est d'accord avec l'importance que les géologues leur ont attribuée pour caractériser les terrains, et jusqu'ici il n'existe pas d'exemple bien avéré d'un oursin que l'on trouverait dans plusieurs formations séparées.

Rapport de M. Dumeril sur un mémoire de M. Coste ayant pour titre: *Nidification des poissons*. — M. Coste a découvert que chez les épinoches le mâle a le singulier instinct de construire un nid avec des herbes ténues et des fibres végétales. Le nid construit, il sollicite les femelles pour les engager à entrer dans le nid et à y pondre leurs œufs. M. Coste a décrit avec infiniment de grâce, et en se tenant dans les bornes de la plus rigoureuse exactitude, toutes les manœuvres du mâle pour solliciter la femelle et dérober en même temps les œufs à la voracité des autres épinoches. Après avoir fécondé ces œufs, le mâle devient le chef de la jeune famille, qu'il guide et qu'il protège. Quelques naturalistes, M. Leconte de Clermont, entre autres, avaient déjà entrevu les faits que M. Coste a mis complètement hors de doute; faits d'un intérêt très-grand en histoire naturelle, parce que le mâle est en général indifférent à tout ce qui regarde la conservation de sa progéniture.

Remarques sur les caractères différentiels des mammifères du sud et du nord de l'Afrique, par M. Geoffroy Saint-Hilaire. — Les mêmes genres se retrouvent dans le nord et dans le sud de ce grand continent, au Sénégal et au Cap. Tels sont les girafes, les hippopotames, les antilopes. Mais lorsqu'il a fallu décider si les espèces étaient identiques ou différentes, les zoologistes se sont trouvés dans un embarras réel. Les différences qu'ils trouvaient étaient évidentes, incontestables; et cependant ces différences n'étaient pas de l'ordre de celles qui séparent des espèces parfaitement nettes et tranchées. M. Geoffroy en conclut que ces différences, qui tiennent aux influences climatiques, ne sont pas suffisamment tranchées pour autoriser les naturalistes à établir des espèces différentes, au lieu de reconnaître en elles une même espèce modifiée par les climats souvent fort différents qu'elle habite. Ainsi on avait admis jadis quatre espèces de chacals; mais en comparant directement le chacal de l'Inde avec ceux du Sénégal et de la Grèce, M. Geoffroy avait observé toutes les transitions imaginables entre ces prétendues espèces, et en avait conclu qu'elles n'en constituaient qu'une seule.

Sur un nouveau fait de coloration de la mer dans l'océan Atlantique, expliquée par M. Montagne. — Déjà en 1844, ce savant botaniste avait fait connaître à l'Académie ses observations sur l'algue qui colore certaines parties de la mer Rouge, et qui lui a valu son nom. Cette fois-ci il a pu, grâce à la complaisance de deux navigateurs, MM. Turrel et de Freycinet, s'assurer qu'une coloration analogue observée le 5 juin 1845, à 16 kilomètres de l'embouchure du Tage, était due à une algue microscopique du genre *Protococcus*. Cette espèce est si petite, qu'il faut plus de 40,000 individus placés l'un à côté de l'autre pour couvrir un espace d'un millimètre carré; et cependant la surface de l'océan couverte de cette algue, qui lui communique une couleur rouge de brique et même rouge de sang, n'avait pas moins de 8 kilomètres carrés. C'est une algue du même genre qui colore en rouge les neiges des Alpes et du Spitzberg qui sont restées longtemps exposées à l'influence de l'été polaire.

De quelques résultats obtenus et de l'usage de la glace de l'Arctique, par M. Ch. Martins. — Depuis que l'on sait que les glaciers se sont étendus jadis fort au delà de leurs limites actuel-

les, et ont rempli toutes les vallées de la Suisse, des Pyrénées, des Vosges, de la Forêt-Noire, de l'Écosse, et recouvert d'un manteau de glace tout le nord de l'Europe, il devenait très-important d'étudier leurs phénomènes actuels. C'est ce que M. Agassiz a fait pendant ces cinq années consécutives sur le glacier de l'air. Ses résultats sont consignés dans un ouvrage qui vient de paraître. MM. D. Dollus, Martins et Olz ont complété cette année quelques-uns des résultats obtenus par MM. Agassiz et Desor. Ils se sont assurés que la vitesse de progression du glacier est la même de jour et de nuit. Du 18 au 29 août, elle a été de 175 millimètres par vingt-quatre heures. Ils se sont assurés aussi d'une manière rigoureuse que la surface du glacier marche plus rapidement que les parties de la masse qui sont plus rapprochées du sol, observation qui pourra peut-être servir sur les explications que l'on a cherché à donner des causes de la progression. Ces messieurs ont en outre vérifié et constaté un résultat fort singulier, signalé déjà par M. Desor, savoir que les petits glaciers à forte pente ont une progression moins rapide que les grands glaciers à faible pente. Ce résultat, inexplicable dans toutes les théories actuellement admises sur la progression des corps graves, montre qu'il faut encore multiplier les expériences et les observations avant d'oser hasarder une théorie sur la marche des glaciers.

Sur les traces d'un ancien glacier aux environs de Lori (Haute-Saône), par M. Virlet. — Depuis cinq à six ans, les travaux de MM. Leblanc, Hugard, Renoir et Ed. Collobont ont prouvé qu'il y avait autrefois des glaciers dans les Vosges, dont les traces se retrouvent dans les vallées qui aboutissent à leurs sommets les plus élevés. M. Collobont a résumé tout ce que nous savons sur ceux du versant oriental de la chaîne dans un ouvrage spécial sur ce sujet. M. Virlet a découvert une ancienne moraine près de Lori; ces anciens glaciers des Vosges, contemporains de ceux qui s'étendaient depuis les Alpes jusqu'au Jura sont d'autant plus intéressants qu'il n'existe plus de glaciers dans les Vosges. Leurs traces sont encore plus évidentes, plus incontestables que celles laissées par les anciens glaciers des Alpes, dont les dimensions gigantesques confondent l'imagination. Mais les anciens glaciers des Vosges étaient de la grandeur de ceux de Grindelwald et de Chamouni, et les moraines qu'ils ont laissées comme les témoins de leur séjour sont plus petites qu'elles de ceux des glaciers. M. Ed. Collobont pu, en se guidant sur ces moraines, reconstruire l'ancien glacier, qui se terminait à Westling près de Mulhouse, et la célèbre manufacture de ce nom est bâtie sur la moraine terminale du glacier. L'industrie a même souvent utilisé ces digues naturelles pour des retenues ou des chutes d'eau.

PATRIA. — Dans la séance de l'Académie des sciences du 17 mai, M. Arago, secrétaire perpétuel, a présenté l'ouvrage qui a pour titre *Patria*, en accompagnant l'annonce de cet hommage des auteurs et des éditeurs à la savante compagnie de quelques explications dont l'objet était de faire ressortir l'utilité et la grandeur de ce beau travail, destiné à faire connaître la France sous tous ses aspects, à saisir dans tous les genres de recherche et de curiosité dont la patrie peut être le sujet. M. Arago avait déjà apprécié de la même manière un autre livre publié par une partie des auteurs de *Patria*, et par les mêmes éditeurs, le *Million de faits*, dont l'immense succès a depuis justifié les éloges de l'illustré secrétaire perpétuel. *Patria*, qui est le *Million de faits* relatifs à la France, en obtenant la même approbation, a droit à la même faveur de la part du public français, initié d'une manière complète, par ce grand travail, à tout ce qui enseigne à connaître, à respecter et à chérir notre pays.

Bulletin bibliographique.

Réforme postale, 1847; par M. C.-A. PRUNEAU. broch. in-8°. — Paris, 1847. *Wittersheim*.

La Réforme postale en France; par M. BARRILLON, membre du conseil municipal de Lyon, membre correspondant de la société de statistique de Marseille. 1 vol. grand in-8°. — Lyon, 1847. *Boitel*.

Une des choses qui doivent le plus frapper les étrangers qui étudient ce qui se passe en France, c'est assurément l'inconcevable résistance qu'y rencontrent les projets de réforme les plus utiles, même quand ils sont demandés, provoqués par les vœux unanimes du pays et des pouvoirs publics. On discute des années entières une chose sur laquelle tout le monde est du même avis, et on ne peut aboutir à l'acte.

C'est l'histoire de la réforme postale, sur laquelle tout le monde est d'accord, et qui pourtant ne se fait pas. Cet accord se manifeste, non-seulement dans les Chambres, dans les individus, mais encore dans les moyens d'application proposés par ceux qui cherchent à secouer l'opinion en provoquant la réforme par leurs écrits.

La proposition déposée en 1847 par M. Glais-Bizoin a fait refaire deux nouveaux écrits, qui tous deux tendent au même but. Tous deux veulent la réforme; ils diffèrent seulement sur quelques points de détail. Nous nous occuperons donc uniquement des dissidences qui separent ces deux auteurs.

Le premier, M. C.-A. Pruneau, s'il n'aboutit pas à la taxe unique, ne demande que trois zones: de 100 kilom., 400 kilom. et au delà; partant trois tarifs, qui seraient 10, 15 et 20 c., et auxquels on ajouterait 5 c. fixes à titre d'impôt; ce qui porterait le prix total de chaque lettre, suivant sa zone, à 45, 20 et 25 c., tant qu'elle ne dépasserait pas 10 grammes en poids. Cette somme se répartirait des frais fixes, les frais proportionnels, et, sous forme d'impôt, le bénéfice de l'État.

Dans l'application, M. Pruneau s'éleve contre l'emploi du timbre ou des enveloppes timbrées. Il y voit, et avec quelque raison assurément, une gêne intolérable dans ce besoin de papier timbré en toutes les occasions de la vie, dans l'impossibilité absolue qu'on se trouverait d'être franc, les fois qu'on ne pourrait remplir cette condition préalable. En outre, les lettres commuées, abandonnées, recommencées, constitueraient autant de timbres perdus. Ne faudrait-il pas également sur ce timbre? L'enveloppe timbrée a aussi ses inconvénients, entre autres celui de dépouiller la lettre de la date, qui lui est souvent utile.

Cet inconvénient a été également senti par M. Barrillon, qui propose, pour y obvier, l'application sur la lettre d'un timbre volant, qui n'empêcherait pas l'administration de marquer la date par l'estampille officielle aujourd'hui en usage.

Le système de trois taxes et de trois zones, M. Barrillon substitue une taxe unique de 20 c., quelle que soit la distance; il ne la modifie qu'en considération du poids, qui formerait six catégories, de 15 à 50 grammes, de 50 à 50, de 50 à 100, de 100 à 200, de 200 à 250. Au delà de 250 grammes, une lettre serait considérée comme partielle, et ne serait plus admise.

Le système de M. Barrillon est ainsi plus large, il porte la lettre simple à 45 grammes; il réclame la taxe unique, plus facile à percevoir, mais moins just peut-être, en ce qu'elle ne dégreve pas les petites correspondances, celles qui ont lieu aujourd'hui dans une moyenne de 20 à 50 kilom.; enfin, il demande l'affectation d'un crédit.

Mais ce travail de M. Barrillon ne se borne pas à traiter la question de moment. Plus étendu que celui de M. Pruneau, il a restreint ses observations à la discussion de la proposition aujourd'hui soumise aux Chambres, il a fait une étude complète de la question. De nombreux documents rendent cet ouvrage précieux par toutes les recherches qui y sont accumulées avec une méthode et une clarté qui en rendent la lecture à la fois facile et attrayante. Des comparaisons faites entre l'organisation des postes et leur rendement dans les autres pays rendent encore plus frappante l'équité de la taxe française, si déjà elle n'était démontrée au lecteur par une critique approfondie du *Lire* de 1827.

Les instructifs, les documents, les rapprochements curieux abondent dans le travail de M. Barrillon, et si cette question de la réforme postale était contestable, si elle avait encore besoin d'être examinée, on ne pourrait assurément le faire avec plus de fruit que dans cette consciencieuse étude. L. S.

Correspondance.

Nous recevons la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

A. M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Monsieur,

L'illustration contient, dans son numéro du 15 mai, un compte rendu de l'Afrique française. Je remercie l'honorable auteur de ce compte rendu d'avoir bien voulu s'occuper de moi; mais je regrette qu'il n'ait pas trouvé dans mon livre un intérêt assez vif pour l'engager à une lecture plus complète. Il se croit autorisé à dire que l'Afrique française est une œuvre de haine, de vengeance même contre le maréchal Bugeaud; et il ajoute que j'ai couvert ce livre d'un pseudonyme.

La réputation et l'immense succès dont jouit à bon droit votre journal m'imposent la nécessité de répondre à une attaque personnelle, que je ne saurais attribuer qu'à des renseignements inexacts, et je suis persuadé, monsieur, que vous voudrez bien accueillir la simple réclamation que je combats à votre obligation, à votre impartialité.

Je n'ai pas avancé un seul fait sur lequel je puisse redouter un dénigrement. Par une discrétion facile à comprendre, je n'ai pas même publié tout ce que je savais. Il m'a suffi de prouver l'urgence de substituer une administration protectrice de nos intérêts aux abus inséparables du gouvernement militaire.

La critique la plus loyale n'est pas infaisable. Si j'ai commis des erreurs, je désire qu'on me les montre, et suis prêt à les reconnaître, à les condamner; ce ne serait pas une faiblesse, ce serait l'accomplissement d'un devoir.

Quant au pseudonyme sous lequel j'aurais abrégé je ne sais quelle vengeance, je me borne à déclarer que je n'ai jamais écrit une seule page sans la signer du nom qui m'appartient, et suis prêt à l'accepter, au grand jour, la pleine et immédiate responsabilité.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments très-distingués.

P. CHRISTIAN,

Ancien secrétaire particulier du gouverneur général de l'Algérie.

Paris, 21 mai 1847.

Nous répondrons en quelques mots à la lettre de M. Christian. Si nous avons porté sur son livre le jugement dont il se plaint, c'est que nous l'avons lu, et lui tout entier. Nous n'avons pas dit qu'il avait écrit une œuvre de haine et de vengeance, mais qu'il en avait l'air; ce qui est très-différent. Surtout nous n'avons pas ajouté qu'il l'avait couvert d'un pseudonyme; nous avons rappelé seulement que Christian était le pseudonyme de Pitois. Nous savions si bien que M. Pitois avait écrit tous ses précédents ouvrages sous le nom de Christian, que nous avions conscience de fait dans les colonnes de ce journal en rendant compte des *Écrits sans nom* de M. Querard. Notre critique n'avait rien de personnel. Elle s'attaquait seulement à certains passages de ce beau livre illustré, que nous aurions vivement désiré trouver moins passionné.

A. M. R., à Seltz. — Votre lettre du 15 avril, reçue le 24 mai, n'a pu recevoir de réponse plus tôt. Le tirage s'est fait le 18 courant. Voyez les journaux de cette semaine.

A. M. J. F., à Paris. — Impossible, monsieur, malgré notre bonne volonté, de ne pas trouver la chose un peu trop innocente.

A. M. D., à Valence. — Envoyez *France*, monsieur; la personne chargée de cette partie de notre rédaction jugera.

A. M. V., à Florence. — Nous regrettons de ne pouvoir accepter l'échange que vous avez bien voulu nous proposer, monsieur. Nous adressons la même réponse à tous ceux qui veulent bien nous faire des offres semblables.

A. M. S., à Gyrona-Gazouli. — Mille remerciements pour l'excellent dessin dont nous avons fait notre profit. Nous accepterions dignement l'intérêt pour nos lectures. La condition, comme vous le savez, monsieur, est l'échange.

A madame H. L., à Bré-Conte-Robert. — Nous le voudrions pour vous plaire, madame; mais cela ne se peut, par des raisons qui seraient trop longues de dire ici.

A. M. E. A., à Bayonne. — Votre remarque est juste, monsieur, et nous y ferons droit. Nous n'avons, d'ailleurs, jamais eu d'intention contraire.

M. E. F., à Brast. — Mille remerciements. Nous avons déjà décrit et représenté cette peste éronienne. Il faudrait se rappeler.

A. M. H., — Nous vous répondons, monsieur, par la dernière phrase de votre lettre.

A. M. P., à Agra. — Hélas! monsieur, notre admiration est condamnée à s'exprimer en prose.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Maison Mombro

Fils aîné, pour AMÉLIORER... RUE DE LA BOURSE, 18, en face de la rue de la Paix.

Quelle que soit la renommée de la maison Mombro... Parlois d'abord de ses SALONS D'EXPOSITION...

Les riches salons de la maison Mombro... La maison Mombro a plus d'importance encore...

Ses grands ateliers de fabrication distincte... Bains de Mer... Dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs qui se désolent...

Bains de Hombourg... La ville de Hombourg, dont les eaux minérales ont une réputation si justement méritée...

LE CASINO, où l'on a su réunir tout ce qui peut contribuer à faire de Hombourg un lieu de délices... Rien ne manque à ce magnifique établissement...

Un corps de musique, composé de vingt-huit membres choisis parmi les meilleurs artistes de l'Allemagne...

On se rend de Paris à Hombourg par trois routes différentes.

Première Route, par Chemin de Fer et Canal à Vapeur, en 56 Heures.

- 10 h. de Paris à Bruxelles, par chemin de fer.
8 h. 3/4 de Bruxelles à Cologne, par chemin de fer.
1 h. de Cologne à Bonn, par chemin de fer.
14 h. de Bonn à Mayence, par bateau à vapeur.
4 h. de Mayence à Francfort-sur-le-Mein, par chemin de fer.

1 h. 1/4 de Francfort-sur-le-Mein à Hombourg, par omnibus.

Deuxième Route, par Metz, Mayence et Francfort, en 42 Heures 1/4.

- 4 h. de Paris à Mayence, par maille-poste.
1 h. de Mayence à Francfort-sur-le-Mein, par chemin de fer.
1 h. 1/4 de Francfort à Hombourg, par omnibus.

42 h. de Paris à Hombourg.

Troisième Route, par Strasbourg et Francfort, en 43 Heures 1/4.

- 56 h. de Paris à Strasbourg, par maille-poste.
8 h. de Strasbourg à Francfort, par chemin de fer.
1 h. 1/4 de Francfort à Hombourg, par omnibus.

43 h. 1/4 de Paris à Hombourg.

Bains de Mer... GUIDE DE BAIGNEUR... Dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs qui se désolent...

Régime (LE) ET TOUS LES VICES DE PAROLE

TRAITEES SANS OPÉRATION; troisième édition; 2 vol., 12 francs. Par M. le docteur COLMONT de l'École, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

L'Institut de France et la haute approbation de l'Académie de médecine prouvent suffisamment l'efficacité de cette méthode. A Paris, chez l'auteur, rue de Bagny, 11.

M. Colombat (de l'Isère) fait plusieurs cours particuliers à l'usage des bédoues.

Canots et Embarcations

DE PLAINANE. — M. HÉDOUIN, constructeur, quai Pelletier, 8. Les plus élégantes embarcations qui sortent dans l'est...

Cartes de géographie.

M. CH. PIQUET, géographe du roi. — Médaille d'argent aux expositions de 1854, 1859 et 1864.

A cette époque prochaine des voyages, nous pensons faire quelque chose d'utile pour nos lecteurs en inscriviant dans notre revue cette annonce...

Il tient à l'usage des voyageurs, indépendamment des meilleurs atlas de tous les pays, un recueil très-varié des cartes françaises et étrangères les plus récentes et les plus estimées...

École de natation pour Dames

BAINS OURNIER, près le pont des Arts. De tous les établissements de ce genre, l'école de natation dirigée par M. Ournier est certainement un des mieux tenus et des mieux composés.

Glacières parisiennes.

Tout le monde, en passant sur le boulevard, peut entrer à ce magasin, et s'assurer comme nous des avantages que nous offre notre système...

Les 48 quartiers de Paris.

seul guide véritable et complet des étrangers et des Parisiens dans Paris; histoire anecdotique et biographique des rues, des palais, des hôtels et des mai-

sons de Paris; par M. GIRAUT DE SAINT-FAR-GEAU. Deuxième édition, 1846 (1).

En disant que Paris est le point culminant de la civilisation, nous ne nous laissons point dominer par un orgueil insensé...

justifiés tous les jours par l'empressement passionné qu'ils montrent à visiter cette métropole du monde civilisé...

M. Girault de Saint-Fargeau, à qui nous devons déjà le Dictionnaire général de toutes les communes de la France, a réellement fait preuve d'un zèle et d'une conscience de bonedictin par la patience qu'il a mise à compiler cette immense bibliographie parisienne...

En mettant la main sur l'histoire des 48 quartiers de Paris, nous nous sommes souvenus à un bon endroit de curiosité passagère, et nous nous sommes laissés conduire agréablement jusqu'à la dernière page de ce livre...

Parfumerie Faguer,

Nous n'entreprenons pas d'apprendre à nos lecteurs le rang élevé que la maison LABOULLE occupait depuis longtemps dans la parfumerie parisienne...

La science de cette maison mérite également une mention particulière...

BONNÉS DE L'ILLUSTRATION

AVIS IMPORTANT POUR CEUX QUI DESIRENT ACQUERIR OU COMPLÉTER LA COLLECTION DE CE RECUEIL.

Table with 4 columns: Number of volumes, Price per volume, Total price, and Additional info. Lists prices for 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 volumes and for individual issues.

L'abonnement à l'année courante se paye comptant et d'avance.

Il est inutile de faire remarquer qu'une collection pareille ne peut pas être réimprimée, à cause des frais énormes de composition, de papier et de tirage...

Beaucoup de personnes pensent que cette collection deviendra précieuse pour l'histoire contemporaine. Qu'importe que de quelle valeur serait une publication de ce genre qui aurait commencé à l'origine de la Révolution française...

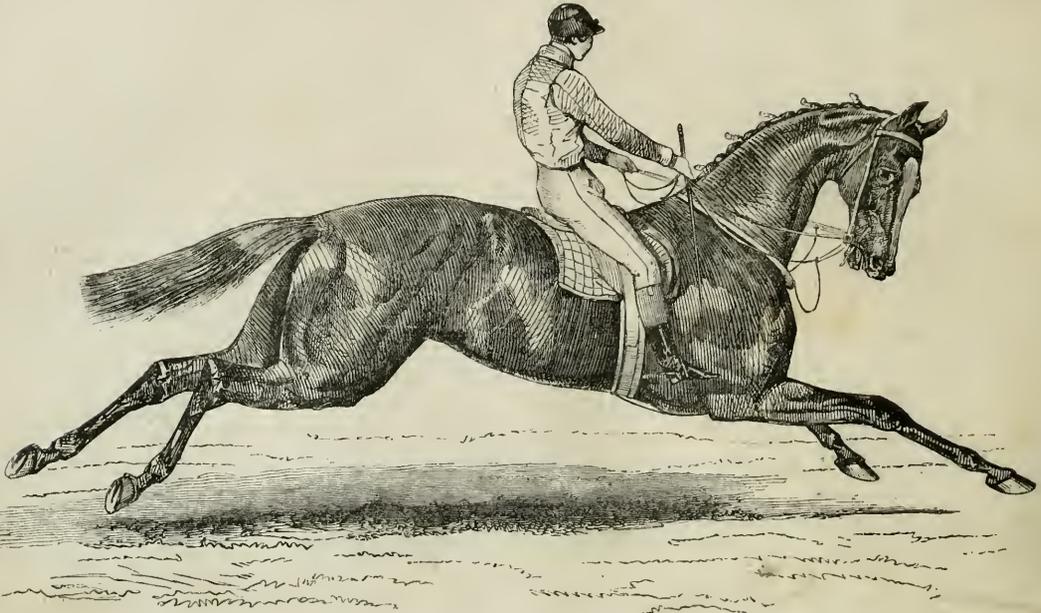
L'Administration de l'Illustration offre à ses abonnés de faire brocher ou relier leurs volumes, de les compléter, de leur fournir les titres, tables et couvertures moyennant 1 fr. par volume pour la brochure; 5 fr. par volume pour la reliure, et 65 c. par numéro ajouté.

Cossack, le vainqueur du Derby en 1847.

« Il y a dans quelques langues, dit un de nos confrères de Londres, certains mots qui, prononcés à de certains moments, agissent comme des talismans, et, ouvrant les *échues du cœur humain*, en laissent échapper un torrent d'émotions. » Si la phrase est mauvaise, la traduction a le mérite d'être exacte. « Parlez au Suisse exilé de sa montagne natale, confinue le même journal, — le *Pictorial Times*, puisqu'il faut l'ap-

peler par son nom, — à l'Allemand de sa patrie, à l'Italien de sa maîtresse absente, au Français du fondateur de la gloire militaire de sa nation, Napoléon, et vous éveillez leurs sentiments endormis, vous leur imprimez une activité violente, car vous avez touché une corde qui vibre jusqu'au fond de leur cœur. Les Anglais sont moins susceptibles d'éprouver de pareilles émotions; ils ont trop de bon sens pour avoir beau-

coup de sensibilité; *their common sense is too strong for their sensibility*. Un éclair d'orgueil ou de joie illuminera parfois leurs traits lorsqu'ils entendront un orateur célébrer avec chaleur les exploits de leurs héros et les grands talents de leurs hommes d'Etat, et lorsque des étrangers les complimenteront sur leurs victoires et leurs entreprises; mais il n'est qu'un petit nombre, — un très-petit nombre, — de



mois qui produisent sur leurs passions l'effet de l'œuvre-toi, *sésamo*. Le Derby est un de ces charmes mystiques. Prononcez-le, et leurs yeux étincellent de joie, leur pouls bat d'espérance, une foule inénumérable d'émotions contraires fait palpiter leur cœur. Ce mot renferme cent sources du plaisir le plus vif et des peines les plus intenses. Conventuellement interprété, il signifie : gain énorme, noble divertissement, émotion délicieuse, partie de campagne, magnifique spectacle, gaieté, exercice, beauté, champagne, malheur, perte, ruine et désespoir... »

Le Derby n'a pas manqué cette année de produire son effet accoutumé, et cet effet a été d'autant plus grand que pour la première fois les habitants de Londres ont pu se rendre à Epsom en chemin de fer. On estime à plus de quarante mille les voyageurs que le South-Eastern et le South-Western ont transportés dans la journée. On se battait aux portes des embarcadères et aux portières des voitures. On se disputait à coups de poing et à coups de cannes les billets et les places. Cependant toutes les routes de terre étaient, comme les autres années, littéralement couvertes de voitures, de chevaux et de piétons. La Bourne elle-même était complètement déserte. Il est vrai que les joueurs avaient ce jour-là de plus belles parties à jouer sur le *turf* que dans la Cité. Enfin, sur la pro-

position d'un de ses membres, lord George Bentinck, le parlement, qui, dit-on, abrégé ses séances pour aller entendre chanter Jenny Lind au théâtre de la Reine, avait décidé que le *jour du derby* serait consigné cette année comme un jour de fête.

L'Illustration ne pouvait pas passer sous silence un événement d'une telle importance. Il y a deux années, dans notre 119^e numéro, nous avons raconté en détail les courses d'Epsom, et emprunté à notre autre confrère, l'*Illustrated London news*, les vues de la route de Londres, du plateau des paris et du champ de course. Aujourd'hui, nous nous contenterons, en enregistrant le bulletin de cette mémorable journée, *the great, the eventful day*, comme disent les journaux anglais, de donner le portrait du héros qui a remporté la victoire, c'est-à-dire du cheval qui a gagné le prix. Cet honneur et l'ameux quadrupède, dont le nom passera à la postérité et fera encore dans cent ans battre le cœur de tous les Anglais, s'appelle *Cossack*. C'est un poulain alezan de 5 ans. Il n'avait couru que deux fois, au mois de juillet dernier et au printemps, aux courses de New-Market. Il a fait gagner 20,000 livres sterling (500,000 francs) à M. Pedley, son propriétaire.

Les courses d'Epsom ont duré trois jours. Elles ont eu lieu

le mardi, le jeudi et le vendredi (18, 20 et 21 mai). Nous donnons seulement le résultat de la course du Derby (le jeudi), qui avait attiré une affluente si considérable et interrompu le cours des affaires de l'État.

DERBY-STAKES.

L'entrée était de 30 souverains pour chevaux de trois ans. Le second devait recevoir 100 souverains sur les entrées; le gagnant payer la même somme pour défrayer les dépenses de la police des courses. La valeur des entrées s'élevait à 3,250 livres sterling, 52 chevaux ont couru.

Cossack, à M. Pedley, est arrivé le premier; *War-Eagle*, à M. Bouverie, le deuxième; *Van-Tromp*, à lord Eglinton, le troisième. La distance, de un mille et demi, a été parcourue en deux minutes cinquante-deux secondes. La course a été débattue. *War-Eagle* est arrivé près du but, au niveau de l'épaulé de *Cossack*; mais *Van-Tromp* s'est laissé distancer en finissant. Au départ, les paris étaient de cinq pour un contre *Cossack*, de vingt-cinq pour un contre *War-Eagle*, et de sept pour un contre *Van-Tromp*.

Le vainqueur du Derby pour 1847, l'immortel *Cossack*, était monté par M. Hetman Plaff.

Bibliothèque de campagne (1).

La jolie collection qui paraît depuis plus d'un an sous le titre de *Bibliothèque de Campagne*, nous emprunte, à cause du format, d'une collection très-recherchée des bibliophiles, et principalement consacrée aux poésies du dix-huitième siècle, devrait s'appeler aussi *Bibliothèque de Campagne*, afin de mieux indiquer sa destination. La Bibliothèque de Campagne donc est une collection des meilleurs romans anciens et modernes, français et étrangers, dans un format commode et approprié, comme l'a voulu l'éditeur, aux habitudes nomades, aux nécessités de la locomotion; un véritable livre de poche, qui suit facilement le lecteur en voyage ou à la promenade; qui l'accompagne aussi bien sous les ombrages de la forêt ou du parc que sur la table du salon ou le meuble de la chambre à coucher. La Bibliothèque de Campagne renferme déjà plus de cent de ces délicieux petits volumes, qui sont la fleur de la littérature couteuse de tous les temps et de tous les pays, mais avec une plus grande part réservée aux auteurs français contemporains, tels que MM. Eugène Sue, Jules Sandeau, Frédéric Soulié, Paul Lacroix, De La Vergne, marquis de Pastoret, Louis Bayleau, etc. L'éditeur ne s'arrêtera qu'après avoir ainsi recueilli tout ce qui a paru avec éclat en France et ailleurs, tout ce qui a survécu, dans le passé, au caprice et à la fantaisie des contemporains, tout ce qui a reçu en quelque sorte une consécration classique, depuis l'Arioste, qui a déjà paru, jusqu'à Cazotte, dont les œuvres choisies vont paraître en un joli volume pour un franc.

(1) Cent dix volumes à 4 franc; Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
La loge du chatouille et corromp les humains.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES.

Applications de la Géométrie descriptive aux ombres, à la perspective, à la gnomonique et aux engrenages; par FUGÈRE OLIVIER. Texte in-4^e de 424 pages, avec atlas in-4^e de 4 pages et 58 pl. — Paris, Carilian-Gourty.

BELLES-LETTRES.

Histoire de la Littérature hindouï et hindouïstani; par M. GARCIN DE TASSY, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, membre de l'Institut, etc. Tome II, *Extraits et analyses*. Un vol. in-8 de 614 pages. — Imprimerie royale; Paris, Benjamin Duprat.

L'ouvrage aura un troisième et dernier volume. *Instruction pour le peuple*. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 28^e livraison. *Grammaire française*. — *Philologie*. In-8 de 16 pages. *Traité 56*. Signe : L. BAUD. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Passé et Présent. Mélanges; par CHARLES DE REMESAT. 2 vol. in-18 format anglais de 810 pages. — Paris, Ladrange. *Carmen*; par PROSPER MÉRIME. In-8 de 372 pages. — Paris, Michel Lévy.

Un Gentilhomme d'aujourd'hui; par ALEXANDRE DE LA VERGNE. 5 vol. in-8 de 1000 pages. — Paris, Cadot.

HISTOIRE.

Histoire des mœurs et de la vie privée des Français, usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. par E. DE LA BÉDOILLIÈRE. Tome 1^{er}. In-8. — Paris, Lecocq.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE Fils et Compagnie, rue Damiette, 2.